

PAGES

MANQUANTES

escaliers. Napoléon était-il jaloux à ce point qu'il ne voulait pas qu'un autre que lui pût toucher la main de sa femme, ou bien cette recommandation ne lui fut-elle inspirée que par un sentiment de convenance et de délicatesse ? Plus tard on sut à quoi s'en tenir : Napoléon était devenu jaloux, et très jaloux de Marie-Louise ; il le devint encore davantage dans la suite. Toutefois, cette recommandation intime ne lui profita guère, car dès que le prince de Trautmansdorff eut demandé à la fille de son souverain la permission de lui baiser la main, en prenant congé d'elle à Braunau, non-seulement cette faveur lui fut accordée sans difficulté, mais elle le fut de même à toutes les personnes qui composaient sa nouvelle maison, à celles qui faisaient partie de l'ancienne, et jusqu'aux serviteurs des rangs les plus inférieurs.

Napoléon n'avait encore que quarante ans : Marie-Louise entra à peine dans sa dix-neuvième année. Elle était blonde, d'une taille élevée, et, sans être jolie, se présentait parée des grâces qui accompagnent ordinairement la jeunesse.

L'empereur fut dès ce moment, avec tout le monde, plus affable encore que de coutume ; il redoubla de soins pour sa personne ; nous croyons même qu'il devint coquet, car il chargea ses valets de chambre de renouveler entièrement sa garde-robe, de lui faire faire ses habits plus justes et d'une coupe moins *rococo*, pour nous servir de l'expression consacrée, de lui choisir du linge plus fin, et enfin de lui commander un chapeau neuf !... Depuis huit jours il posait devant Isabey, et ne se plaignait pas trop de la longueur des séances. Son portrait achevé, il l'envoya à Marie-Louise, qui lui donna le sien en échange.

Marie-Louise ne voyageait qu'à petites journées ; une fête l'attendait dans chaque ville qui se trouvait sur son passage. Tous les jours Napoléon lui écrivait une lettre de sa main ; elle lui était portée par un de ses pages, qui allait à franc étrier et lui rapportait la réponse de l'impératrice. A Strasbourg, elle se reposa deux jours. Après avoir passé par Châlons, elle déjeuna à Sillery, chez le comte de Valence, traversa Reims et arriva au dernier relais qui devait la conduire à Soissons, où elle devait passer la nuit, et suivre ainsi toutes les dispositions prescrites par le programme. L'entrevue ne devait avoir lieu que le lendemain, à Compiègne ; mais l'impatience de Napoléon dérangerait tout le protocole. Un peu en avant de Soissons, l'impératrice fut, pour ainsi dire, enlevée d'autorité, et menée d'une seule traite jusqu'à Compiègne ; voici comment :

Napoléon, apprenant par les estafettes échelonnées sur la route que Marie-Louise n'était plus qu'à dix lieues de Soissons, veut surprendre sa fiancée et se présenter à elle sans se faire annoncer, riant d'avance, comme un enfant, de l'effet que cette première entrevue va produire. Il soigne sa toilette avec plus de recherche que de coutume, et, par une coquetterie de gloire, recouvre le tout de la petite redingote grise qu'il portait à Wagram ; puis, accompagné seulement de Murat, il s'échappe furtivement par une porte du parc et monte dans une calèche sans armoiries, qui est conduite par des gens sans livrée. Cette espèce d'escapade a pour but, non-seulement de satisfaire le sentiment de curiosité auquel il n'a pas la force de résister, mais encore de simplifier l'article relatif au cérémonial du lendemain, qui disait : « Lorsque Leurs Majestés se rencontreront dans la tente du milieu (où elles devaient entrer en même temps, chacune par le côté opposé), l'impératrice s'inclinera pour se mettre à genoux, l'empereur la relèvera, l'embrassera, et Leurs Majestés iront s'asseoir en face l'une de l'autre, sur les trônes disposés à cet effet. » Quelle que soit la déférence qu'un mari puisse exiger de sa femme, il eût été par trop dur, pour la fille des Césars, de satisfaire à cet article peu galant du cérémonial. La brusque entrevue de Napoléon et de Marie-Louise rendit inutile cette exigence de pure étiquette.

Napoléon avait déjà dépassé Soissons et était arrivé à Courcelles au moment où les premiers courriers de l'impé-

trice s'occupaient de faire préparer les relais. Jugeant inutile d'aller plus loin, il descend de sa calèche, la fait ranger de côté, et comme en ce moment la pluie tombait par torrents, il alla s'abriter sous le porche de l'église, située hors du village, à moitié d'une petite côte qui domine toute la route. Il y avait un quart d'heure qu'il se tenait ainsi à l'écart avec le roi de Naples, lorsqu'il aperçoit la première voiture du cortège ; sur-le-champ il rebrousse chemin, et au moment où l'on s'apprête à changer de chevaux, il se précipite seul vers la berline dans laquelle est l'impératrice.

L'écuyer de service, M. de Saluces, qui le reconnaît, mais qui n'est pas dans le secret de *l'incognito*, s'empresse de mettre pied à terre, de dérouler le marchepied et d'annoncer : *l'empereur* ! Mais Napoléon ne lui en laisse pas le temps ; il escalade la voiture, se jette au cou de Marie-Louise et l'embrasse à plusieurs reprises. Celle-ci, nulle ment préparée à cette brusque visite, demeure tout interdite ; elle se débat et pousse des cris ; la reine de Naples, qui est avec elle, la rassure en lui répétant :

— Mais, madame, c'est l'empereur !...

Marie-Louise veut alors se mettre aux genoux de Napoléon, qui devine son intention et s'oppose par de nouveaux embrassements à cette marque de respect, à laquelle il tient fort peu ; enfin il donne l'ordre de pousser en toute hâte et directement vers Compiègne. Onze heures sonnaient à l'antique horloge du château lorsque la voiture de Leurs Majestés entra au grand galop dans la cour d'honneur. Ce soir-là il n'y eut pas cercle ; chacun se retira immédiatement après que l'impératrice fut entrée dans ses appartements.

Le lendemain matin Napoléon fit honneur à un succulent déjeuner qu'il fit apporter, à onze heures, près du lit de Marie-Louise. Il ne fut servi que par les femmes de l'impératrice, qui ne se leva que fort tard. Cette matinée dut être doublement fatigante pour elle, en ce que des personnes qu'elle connaissait à peine lui en présentèrent une foule d'autres qu'elle ne connaissait pas du tout. Après ces présentations d'étiquette, Leurs Majestés partirent pour Saint-Cloud, où un nombre prodigieux de personnes de toutes conditions attendaient les nouveaux époux.

La cérémonie du mariage civil eut lieu le surlendemain dans la grande galerie du château.

A cet effet, on avait dressé une estrade à l'extrémité de cette galerie, et on y avait préparé une table recouverte d'un riche tapis, avec deux fauteuils magnifiques pour Napoléon et Marie-Louise ; des chaises et des tabourets en forme d'X étaient destinés seulement aux princes et aux princesses de la famille. L'archichancelier Cambacérès était assis devant une table sur laquelle était un énorme registre, relié en maroquin vert, doré sur tranche ; M. Regnaud de Saint-Jean d'Angély, placé à côté de lui, devait remplir les fonctions de secrétaire de l'état civil. Napoléon, s'étant assis, invita, par un geste de la main, l'impératrice et tous ceux qui avaient droit à une chaise ou à un tabouret à faire de même ; puis, ayant aspiré une prise de tabac, il fit un signe au grand maître des cérémonies, qui fit approcher de l'estrade tous ceux qui formaient le cercle. Alors l'archichancelier se leva, et, saluant l'empereur :

— Sire, lui demanda-t-il, Votre Majesté a-t-elle l'intention de prendre pour légitime épouse Son Altesse Impériale madame l'archiduchesse Marie-Louise, ici présente ?

— Certainement, monsieur, répondit Napoléon, qui ne put s'empêcher de sourire.

— Madame, continua Cambacérès en s'adressant à l'impératrice, est-ce la libre volonté de Votre Altesse Impériale de prendre pour son légitime époux l'empereur Napoléon, ici présent ?

— Oui, monsieur, répondit-elle en baissant les yeux.

— Au nom de la loi et des constitutions de l'empire, continua Cambacérès, Sa Majesté l'empereur Napoléon et Son

Altesse Impériale madame l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche sont unis en mariage.

Un cri général de *vive l'empereur ! vive l'impératrice !* éclata dans la galerie. Aussitôt M. Regnault de Saint-Jean d'Angély présenta l'acte à signer à Napoléon, qui, se pressant trop de prendre de l'encre avec la plume qu'il avait pour ainsi dire arrachée des mains de Cambacérès, fit un gros pâté sur le papier au moment d'y apposer son nom, circonstance qui fit sourire quelques-uns des assistants, d'autres la regardèrent comme d'un fâcheux augure. Marie-Louise signa d'une main qui paraissait mal assurée ; puis vint le tour des membres de la famille impériale et des nombreux témoins ; l'oncle de l'impératrice, le grand-duc de Wurtemberg, signa le dernier. Le même jour, à sept heures, il y eut au palais grand dîner de famille ; et, contre son ordinaire, Napoléon but du vin de Champagne au dessert.

A huit heures, on passa dans les grands appartements, où cette fois il y eut cercle ; il était peu nombreux, mais très-brillant. On chanta différentes scènes italiennes ; Crescentini répéta entre autres celle du tombeau de *Roméo et Juliette* : c'était l'empereur qui l'avait demandée ; on trouva qu'il avait fait là un singulier choix pour un jour de noces. Les valets de chambre jetèrent exprès des cartes sur les tables de jeu, mais ce ne fut que pour la forme, car Leurs Majestés se retirèrent à dix heures et demie. Beaucoup de personnes imitèrent leur exemple, et à onze heures il n'y avait plus une seule bougie d'allumée dans le château.

Le lendemain vit une cérémonie d'une imposante magnificence. Dès le petit jour, toutes les personnes du palais qui devaient y prendre une part plus ou moins active étaient debout et habillées. Vers les neuf heures du matin il pleuvait à verse ; mais au moment où le canon des Invalides annonça le départ de Saint-Cloud de Leurs Majestés, soudain, et comme par l'effet magique d'un coup de baguette, les nuées se dissipèrent, et le soleil brilla de manière à faire penser qu'il ne se croyait pas moins obligé que les autres par le prophète de M. de Ségur. Napoléon et Marie-Louise partirent du palais dans la même voiture, attelée de huit chevaux blancs. Quarante voitures à glaces et à fond d'or, les vingt premières à six chevaux, les vingt autres à quatre seulement, mais toutes magnifiquement attelées, précédaient le cortège. Elles étaient remplies de rois, de reines, de princes, de princesses, de grands dignitaires, de grands diplomates, etc. Toute la garde impériale à cheval, dans une tenue magnifique, ouvrait la marche : la maison militaire de l'empereur, son état-major, ses aides de camp, ses écuyers, ses pages, étaient groupés autour de sa voiture ; ce cortège, terminé par un détachement de tous les régiments de l'armée, défila dans le plus grand ordre et toujours au pas depuis Saint-Cloud jusqu'aux Tuileries, en traversant le bois de Boulogne et les Champs-Élysées, déboucha sur la place Louis XV, et passa sous un arc de triomphe que l'on avait construit sur la grille même de l'entrée du jardin des Tuileries.

Depuis le château de Saint-Cloud jusqu'aux Tuileries, les deux côtés de la route étaient encombrés par une foule innombrable de spectateurs. Le long des Champs-Élysées, on avait établi, de distance en distance, des orchestres qui exécutaient des fanfares.

Lorsque tout le monde fut arrivé au palais, le cortège se forma en ordre dans la *galerie de Diane*, et gagna la grande galerie du Musée, dans laquelle il pénétra par la porte qui est à son extrémité, du côté du *pavillon de Flore*. Là s'offrait aux regards un spectacle plus éblouissant encore ; les deux côtés de cette voûte immense étaient garnis d'un bout à l'autre d'un triple rang de femmes appartenant à la haute bourgeoisie de la capitale. Le vaste salon carré qui est à l'autre extrémité avait été disposé en chapelle : on avait établi dans tout son pourtour un double rang de tribunes magnifiquement décorées. Aussitôt que Leurs Majestés furent arrivées, la cérémonie religieuse commença.

La messe fut célébrée par le cardinal Fesch, oncle de l'empereur, aidé dans ses fonctions épiscopales par tous les musiciens et les chœurs de l'Opéra. Le ministre des cultes avait convoqué à la cérémonie tout le haut clergé, tant français qu'italien. Presque tous ces ecclésiastiques y assistèrent en habits sacerdotaux ; il n'y manqua que les cardinaux. Arrivé à l'autel, Napoléon s'en aperçut au vide des sièges qu'on leur avait préparés. Il fit un mouvement qui indiquait assez tout son déplaisir. Le lendemain, sa foudre tomba sur ceux des princes de l'Eglise qui avaient refusé d'assister à la messe célébrée pour un excommunié tel que lui, car ce fut là le seul motif de leur absence ; il leur fit défendre de porter désormais le costume rouge, et dès ce moment ils furent désignés sous le nom de *cardinaux noirs*, en raison de la couleur de leur soutane de pénitence.

Le soir de ce même jour eurent lieu dans Paris des illuminations que la magnificence ne saurait égaler. Chaque maison particulière rivalisait de lumières avec les édifices publics. La Seine même était chargée de petits batelets ornés de verres de couleur et remplis de musiciens. Nul accident ne troubla cette admirable soirée. Une seule voiture non armoriée circula lentement ce soir-là au milieu des six cent mille personnes qui piétinaient sur les quais, dans les rues et sur les places qui avoisinent les Tuileries. Cette voiture portait deux augustes époux, en costume bourgeois : aucune suite ne les accompagnait.

L'empire tout entier prit part à cette grande solennité. Chaque ville, chaque bourgade eut sa fête. Pendant plus d'un mois les grands corps de l'Etat se donnèrent des bals et de splendides banquets, et chaque jour, au palais, les officiers de la maison firent couler des flots de vin de Champagne à la santé de Leurs Majestés. Ces acclamations étaient si bruyantes et répétées si souvent que Napoléon fut enfin obligé de mettre un terme à la manifestation d'un enthousiasme *infiniment trop prolongé*, disait-il en souriant. Il donna donc aux contrôleurs du palais l'ordre de pousser un peu moins à l'ivresse générale, parce que, ajouta-t-il encore gaiement, ces messieurs me brisent la tête avec les meilleures intentions du monde.

Un an après, le 20 mars 1811, le soleil se levait radieux comme s'il eût voulu éclairer de ses rayons d'or une journée non moins solennelle que celle du 2 avril de l'année précédente. A peine les grilles du jardin des Tuileries étaient-elles ouvertes que cent mille personnes encombraient la terrasse et les parterres qui faisaient face au palais. Toutes parlaient bas et marchaient doucement, comme dans la chambre d'un malade qu'on craint d'éveiller. Marie-Louise allait être mère.

« Sera-ce un garçon ou une fille ? » telle était la question qui préoccupait tout les esprits. On savait que le bronze des Invalides devait annoncer la délivrance de l'impératrice : cent coups de canon devaient être tirés pour un héritier du trône, et vingt seulement pour une fille.

En attendant, chacun devisait à sa manière sur le grand événement qui se préparait ; quelques-uns même comptaient tellement sur la destinée de l'empereur, qu'à l'exemple de nos voisins d'outre-mer ils offraient de parier deux contre un que Marie-Louise accoucherait d'un garçon. Au milieu du bourdonnement de la foule impatiente, l'horloge du palais vint à sonner. Aussitôt un coup de canon, que les échos du jardin répercutèrent, se fit entendre dans la direction des Invalides. Chacun se tut et resta immobile à la place où il se trouvait. Cent mille personnes écoutèrent ; on n'entendit plus que ces mots, prononcés à intervalles égaux par toutes les bouches à la fois : *Deux ! trois ! quatre !* Après le vingtième, on eût dit que la mort avait passé sur toute cette multitude. Le vingt et unième coup retentit enfin : une immense acclamation y répondit... C'étaient cent mille voix qui criaient à la fois : *Vive l'empereur !*

Ce fut un beau jour pour les Parisiens. On s'embrassait, on se félicitait, on se serrait la main, comme si un enfant était né à tous, car cet enfant fixait les incertitudes de l'avenir. On n'entrevoit plus de guerres, parce qu'on espérait que la paternité calmerait chez Napoléon son amour des conquêtes, en reportant sur le roi de Rome toutes les ambitions de son âme.

Dans la soirée du 19 mars, les grands officiers civils et militaires de la maison impériale avaient été convoqués, ou, pour mieux dire, *consignés* au palais. Tous passèrent la nuit dans le grand salon qui précédait la chambre à coucher de l'impératrice, d'où parfois les plaintes qu'elle laissait échapper parvenaient jusqu'à eux. Dans cette circonstance importante, Napoléon ne quitta pas sa femme, et chercha par de gais propos à lui faire oublier ses souffrances, en tâchant de lui prouver que, selon son expression, "son état était la chose du monde la plus naturelle." Vers les cinq heures du matin, Dubois, voyant que les douleurs avaient cessé chez la malade, prévint Napoléon que ce calme pourrait être long.

— Tant pis ! répondit-il ; cette incertitude me tue. Je serais resté trente-six heures à cheval que je ne me trouverais pas plus harrassé. Je vais aller me mettre au bain ; cela me fera quelque bien, n'est-ce pas, docteur ?

Dubois ayant répondu par un signe de tête affirmatif, Napoléon se retira en marchant sur la pointe des pieds, comme s'il eût craint de troubler le calme qui régnait dans l'appartement. Aussitôt un ordre du grand maréchal vint congédier tous ceux qui avaient été appelés la veille comme témoins, avec recommandation de ne pas s'éloigner ; c'est-à-dire qu'il leur fut permis d'essayer de dormir assis ou debout dans les salons du palais ; mais à peine y avait-il dix minutes que Napoléon était dans son bain que les douleurs reprirent plus incessantes et plus vives chez Marie-Louise. Dubois, inquiet de l'état de l'impératrice, monta chez l'empereur, et, dans une agitation extrême, lui dit :

— Sire, je suis le plus malheureux des hommes. Sur mille accouchements, peut-être ne s'en présente-t-il pas un aussi laborieux que celui qui se prépare.

A ces mots, l'empereur quitta le bain : il a hâte de retourner auprès de sa femme.

— Dubois, lui dit-il, un homme comme vous est impardonnable de perdre la tête dans un moment comme celui-ci. Il n'y a rien qui doive vous troubler. Faites comme pour la femme d'un de mes grenadiers. Que diantre ! la nature n'a pas deux lois ! Vous n'avez rien à craindre ; aucun reproche ne peut atteindre un praticien tel que vous.

Dubois ne lui dissimule pas qu'il va y avoir un grand danger à courir, soit pour la mère, soit pour l'enfant.

— Je vous le répète, répliqua vivement Napoléon, agissez comme si vous attendiez le fils d'un marchand de la rue Saint-toureront ; ne faites attention ni à moi ni à ceux qui vous entourent, ne vous démoralisez pas.

Napoléon parlait ainsi à l'accoucheur pour le rassurer, et cependant une vive inquiétude le préoccupait lui-même. Il entra chez sa femme, et jugea tout d'abord que le moment critique était venu. Marie-Louise éprouvait alors une crispation terrible ; tout portait à croire que l'enfant serait étouffé. Dubois, immobile et pâle, était là, inactif, en présence de la patiente.

— Eh bien ! docteur, lui dit Napoléon dans une angoisse inexprimable, qu'attendez-vous ? Pourquoi ne délivrez-vous pas l'impératrice ? N'est-il pas temps ?

— Sir, je ne puis rien faire qu'en présence de Corvisart. Ce dernier n'était pas encore arrivé.

— Eh ! qu'avez-vous besoin de lui ? reprit Napoléon avec une sorte d'emportement ; que peut vous apprendre Corvisart ? Si c'est un témoin ou une justification que vous vous réservez, me voilà, moi !... et je vous ordonne d'accoucher l'impératrice.

A ces mots, qui n'admettaient ni réplique ni retard, le docteur obéit. Pendant ce temps, Napoléon, le visage bouleversé, cherchait à faire passer dans l'âme de sa femme une confiance qu'il n'avait pas lui-même.

— Allons, ma bonne Louise, lui dit-il tendrement, un peu de patience, cela ne sera pas long ; pense à moi, pense à ton fils ; car c'est un fils, j'en ai la certitude.

Marie-Louise poussait des gémissements qui faisaient tressaillir les personnes présentes ; mais lorsqu'elle vit Dubois s'emparer des instruments qui devaient hâter sa délivrance, elle s'écria :

— Mon Dieu, veut-on donc me sacrifier ?

Napoléon continuait de la tenir dans ses bras, aidé de madame de Montesquiou et de Corvisart, qui était arrivé sur ces entrefaites. Madame de Montesquiou sut habilement profiter d'un moment de répit pour rassurer l'impératrice, en lui disant qu'elle-même s'était trouvée dans la nécessité d'avoir recours au même moyen. L'empereur, qui devina l'intention de cette dame, la remercia d'un regard. Cependant Marie-Louise, persuadée qu'on en usait avec elle différemment qu'avec toute autre, ne cessait de répéter du ton le plus lamentable :

— Faut-il donc me tuer parce que je suis impératrice ? (Elle avoua depuis qu'elle avait été dominée par cette idée.) Au moins laissez-moi mourir tranquille.

Enfin elle fut délivrée, mais le danger avait été si grave que l'étiquette réglée par l'empereur fut mise de côté. Le nouveau-né, déposé à l'écart sur le tapis, parce qu'on ne s'occupait que de sa mère, y resta quelques instants sans qu'aucune des personnes présentes s'inquiât de lui, tant on était persuadé qu'il n'était pas né viable. Ce fut Corvisart qui le premier le releva, le secoua dans les bras et lui fit pousser le premier cri. Cependant Napoléon n'avait pu résister à tant d'émotion. Il s'était retiré. Dès qu'il sut que tout était fini, il vint embrasser Marie-Louise, et ce fils dont la naissance devait être pour lui la dernière faveur de la fortune.

Au moment où la nouvelle de l'heureuse délivrance de l'impératrice fut annoncée à la foule, on vit s'élever dans les airs une nacelle dans laquelle était madame Blanchard, la célèbre aéronaute, chargée de semer par milliers, dans les campagnes, un bulletin annonçant le grand événement ; en même temps que des courriers étaient expédiés à toutes les cours de l'Europe. Les grands corps de l'Etat et des députations de tous les régiments de l'armée vinrent successivement féliciter Napoléon et déposer aux pieds de l'enfant royal le tribut ordinaire de leurs hommages et de leur fidélité ; et, pendant quelques jours, ce ne fut dans la capitale que réjouissances et illuminations.

Au milieu de la joie tumultueuse de la cour et de la ville, personne, au palais, n'avait songé à instruire Josephine, retirée au château de Navarre, de ce qui venait d'avoir lieu. Elle ne l'apprit que par les journaux et par les manifestations de la joie publique, qu'elle partagea sincèrement. Cependant, blessée d'un tel oubli, dans un premier moment de dépit qu'il eût été plus digne d'elle d'étouffer, elle écrivit de sa main à Napoléon une lettre de *félicitations* que nous transcrivons textuellement, parce qu'elle n'a pas encore été imprimée, et que le cœur de la femme, de l'épouse et de l'impératrice, délaissée s'y dévoile tout entier.

— Sire, lui disait-elle, au milieu des nombreuses félicitations qui vous parviennent de tous les points de l'Europe, la faible voix d'une femme, bien à plaindre quoique heureuse, pourrait-elle arriver jusqu'à vous ? Votre Majesté daignera-t-elle écouter cette fois encore celle qui, si souvent, consola ses chagrins et adoucit les peines de son cœur ? N'étant plus votre épouse, dois-je vous féliciter d'être père ? Oui, sans doute, sire, car mon âme rend justice à la vôtre autant que vous connaissez la mienne, et quoique séparées, nous n'en sommes pas

moins unis par cette sympathie qui résiste à tous les événements.

« Il m'eût été bien doux d'apprendre la naissance du roi de Rome par vous, sire, et non par le bruit du canon de la ville d'Evreux ; mais je sais qu'avant tout, Votre Majesté se dedit aux corps de l'Etat, à sa famille, et surtout à l'heureuse princesse qui vient de réaliser ses plus chères espérances : elle ne peut vous être plus tendrement dévouée que moi ; mais elle a pu davantage pour votre bonheur, en assurant ce-mais elle a pu davantage pour votre bonheur, en assurant ce-mais elle a pu davantage pour votre bonheur, en assurant ce-

« Eugène et Hortense, mes enfants, m'écriront pour me faire part de leur joie ; mais c'est de vous, sire, que je veux savoir si votre enfant est fort, s'il vous ressemble, s'il me sera un jour permis de l'embrasser ; enfin, c'est une confiance en-tière que j'attends de Votre Majesté, et sur laquelle je crois avoir le droit de compter, en raison de l'attachement sans bornes que je lui conserve et lui conserverai tant que je vivrai.

« JOSÉPHINE. »

Napoléon lui répondit sur-le-champ. Un de ses pages prit à franc étrier pour Navarre, et remit à Joséphine la lettre de l'empereur, conçue en termes dont la simplicité et le lacobisme sont remarquables. La voici :

« Ma bonne amie, je reçois ta lettre, je te remercie. Mon fils est gros et bien portant. J'espère qu'il viendra à bien. Tu a ma poitrine, ma bouche et mes yeux. Tu le verras. Je suis toujours très-content d'Eugène. Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur.

Aux Tuileries, 22 mars 1811.

« NAPOLÉON. »

Le même jour, dans l'après-midi, une troupe nombreuse, composée des charbonniers et des forts de la halle de Paris, arriva dans la cour des Tuileries, bouquets en main, musique en tête, en poussant des vivats et des cris de joie. L'empereur se mit à la fenêtre et les acclamations redoublèrent. Une députation de ces braves gens fut admise dans la galerie de Diane. Napoléon la reçut, et accueillit le compliment que le chef de la troupe lui débita au nom de leurs corporations. La visite achevée, comme Napoléon allait passer dans un autre salon :

— A propos, M. le comte d'Arberg, dit-il en souriant au chambellan de service qui avait introduit cette députation, j'espère que vous ferez rafraîchir tous ces gaillards-là ? Lorsqu'on fait crier les gens de façon à les enrouer, c'est bien le moins qu'on les désaltère !

— Sire, répondit M. de Talleyrand, M. d'Arberg aurait fort à faire, car ces messieurs sont nombreux.

— Sire, ajouta le chambellan en s'inclinant, je puis assurer à Votre Majesté que je n'ai pas eu besoin de stimuler leur enthousiasme : c'est de bonne volonté et de grand cœur qu'ils ont manifesté leur amour pour Votre Majesté.

— Alors, raison de plus, répliqua Napoléon ; c'est du vin de Champagne qu'il faut leur donner pour boire à la santé de mon fils, à celle de ma femme et de la France.

— Sire, ces honnêtes gens vont vider les caves du palais, objecta M. de Talleyrand.

— Tant mieux ! reprit Napoléon, cela fera aller le commerce, et les marchands de vin de Champagne feront des vœux pour que l'impératrice me donne beaucoup d'enfants.

Les intentions de l'empereur furent parfaitement exécutées. Les charbonniers et les forts de la halle, auxquels s'étaient joints quelques surveillants du jardin et la plupart des hom-

mes de peine du château, vidèrent plus de trois cents bouteilles de champagne dans la galerie à jour du rez-de-chaussée, qui a vue sur le jardin, où, par les soins d'un préfet du palais, des tables avaient été dressées comme par enchantement. En entendant de son cabinet les toasts bruyants portés au nouveau-né, Napoléon souriait de bonheur et se frottait les mains.

— Cela va bien ! répétait-il gaiement.

A cette joie du peuple, des courtisans et du maître, les poètes prirent bientôt leur part. Millevoye, Michaud, le jeune Casimir Delavigne, Plis, Désaugiers, etc., ornèrent la couronne du roi de Rome de beaucoup de fleurs de rhétorique. Triste fatalité ! Les vers des poètes porteraient-ils malheur à ceux qui naissent sous les lambris d'un palais ? Quels enfants furent plus chantés que le Dauphin, fils de Louis XVI ? que le premier-né de la reine Hortense ? que le fils du grand homme ? enfin que le duc de Bordeaux ?... Eh bien ! que sont-ils devenus ? qu'est devenu le roi de Rome, à qui de si belles destinées étaient promises ? Relégué dans le palais de Schœnbrunn, éloigné de sa mère, séparé pour toujours de son père, il quitta avec joie une existence sans passé comme sans avenir. Une couronne de cyprès est la seule couronne restée sur sa tête ! Que Dieu préserve donc les enfants de rois des couplets des poètes, des harangues des corps municipaux et des manifestations bruyantes d'une armée ; car, pour eux, ces explosions d'allégresse officielle sont presque toujours de funestes augures. Heureux ceux qui, en venant au monde, ne reçoivent pour hommage que les caresses d'une mère, et dont le berceau n'est entouré que des affections de la famille !

Cinq mois plus tard, le 15 août, cent un coups de canon tirés par les invalides annonçaient la fête de l'empereur. Dans l'intérieur du jardin des Tuileries, près de la grille du pavillon de Flore, un soldat allait et venait l'arme au bras selon sa consigne, lorsqu'un spectacle tout nouveau captura son attention.

Sur la terrasse du bord de l'eau, dans une calèche attelée de deux mérinos, se promenait un bel enfant, qui se lassait bientôt de cet exercice. Une femme empressée le prit soudain sur ses bras, et, pour rentrer au palais, passa devant le factionnaire. Le soldat avait compris que l'enfant était le roi de Rome. Il s'arrêta avec respect, et présenta les armes. L'enfant, que le bruit du fusil étonna, tendit comme par instinct ses petits bras à la sentinelle.

A l'aspect du fils de l'empereur, la figure du vieux soldat avait tressailli d'émotion ; et, en voyant l'enfant sourire, il sentit des larmes de bonheur couler le long de ses joues cicatrisées. Il pleurait, mais il ne bougeait pas, car le devoir et le respect le tenaient comme cloué dans la position qu'il avait prise.

La foule se réunit bientôt autour de lui, pour contempler, elle aussi, l'enfant impérial. Tout à coup les regards se dirigèrent vers une fenêtre du palais qui vient de s'ouvrir... Le cri de vive l'empereur ! retentit parmi le peuple. C'était Napoléon qui paraissait à la croisée. Son premier regard se porta sur l'enfant, puis sur le factionnaire, qui, en face de l'innocente créature, regardait du coin de l'œil le père, qui souriait à ce tableau.

Alors une voix se fit entendre qui interrompit la consigne obligée : *Embrasse-le donc !*... C'était la voix de l'empereur, qui, dans ce soldat, voyait toute l'armée, et peut-être toute la France. Alors, le fusil vola au loin sur le sable ; le factionnaire saisit l'enfant et le montra fièrement au peuple ; puis, le couvrant de baisers et de larmes, on l'entendit sangloter de joie... A cette vue, la foule ayant applaudi avec enthousiasme, Napoléon se mit à applaudir aussi.

(A CONTINUER.)

UNE NUIT D'ORAGE.



I.

PRES avoir quitté la baie de la forêt, un jeune homme remontait vers la campagne bretonne, en cotoyant un chemin entouré de côtes verdoyants et fleuris. Il gravit lestement une pente rapide tapissée de bruyères roses, et arriva sur une éminence couronnée de sapins et de genêts. De larges gouttes de pluie commençaient à tomber ; le grondement d'un tonnerre lointain mêlait sa menace au déferlement des vagues contre les rochers de la côte. Déjà la tempête envahissait l'espace.

Trop éloigné de Concarneau pour espérer d'y arriver avant que la tourmente n'ait déployé toute sa violence, le voyageur ayant aperçu un vieux château à demi caché derrière un massif de bouleaux et de chênes, se dirigea à la hâte vers cet endroit où il comptait trouver un abri.

Lorsqu'il arriva devant cet antique manoir dont les fossés, en partie comblés, se tapissaient de titymale, de pariétaire et de rhododendron, et dont le pont-levis moussu semblait témoigner d'une immobilité centenaire, notre jeune homme frappa à la porte massive et cintrée qui ne s'ouvrit point à cet appel, malgré l'aboïement d'un chien à l'intérieur.

Un coup plus énergique parut avoir plus de succès, car bientôt une voix féminine, nettement accentuée, s'écria : « Paix, Tom !... paix donc ! »

Le chien cessa d'aboyer, et se contenta de grogner sourdement. « Qui est là ? reprit la même voix. Que voulez-vous ?

— Je voudrais échapper à l'orage qui me menace, et je vous supplie de m'accorder un abri pour quelques instants.

— Mais qui êtes-vous ? demanda-t-on après un silence. Êtes-vous du pays ? Êtes-vous étranger ?

— Je suis du pays, car j'y suis né ; mais je suis étranger, car après dix ans de séjour dans une contrée lointaine, je n'ai retrouvé ici ni parents ni amis.

— Encore une question, monsieur, s'il vous plaît. Quel est votre nom ? Je le connais peut-être.

— Je me nomme Bernard Trémic ; mon père faisait la pêche à Concarneau.

— Bernard Trémic ! répéta la voix, Bernard Trémic !...» Et la porte roula sur ses gonds rouillés.

Le jeune homme se trouva en face d'une jeune fille abritée sous un vaste parapluie. Cette jeune fille fixa sur son hôte un regard investigateur, d'abord plein d'inquiétude, mais promptement confiant et gracieux, car l'extérieur de Bernard Trémic, avec ses vêtements simples et de bon goût, ses manières distinguées, sa physionomie ouverte, ce que son air révélait l'homme honnête, était de nature à rassurer l'hospitalité la plus timide. « Excusez-moi, monsieur, de ne vous avoir pas ouvert plus tôt ; mais je suis seule ici en ce moment, et mon frère m'a recommandé de n'ouvrir à personne.

— Alors, mademoiselle, je me retire ; je ne veux pas vous faire enfreindre la recommandation de monsieur votre frère.

— Oh ! restez, je vous en prie ; il fait un temps affreux ; je serais vraiment cruelle de vous refuser un abri. Mettez-vous sous mon parapluie, reprit-elle, après avoir fermée la porte, et traversons vivement la cour.»

Bernard obéit à la jeune fille ; ils gagnèrent un vestibule, puis entrèrent dans un salon décoré d'un meuble en velours d'Utrecht rouge et de quelques pastels représentant les sites les plus pittoresques du Finistère. Deux vases de fleurs se dressaient de chaque côté d'une pendule de marbre noir à colonnes cannelées, et un clavecin de vieille date étalait ses formes grêles, sous une glace à reflets bleus. Cet ameublement ne brillait pas par l'élégance, mais par tant de symétrie et de propreté, que les yeux ne pouvaient qu'en être satisfaits.

La jeune fille approcha un fauteuil près de la cheminée, pria Bernard de s'y asseoir, puis sortit, et revint un moment après avec un panier d'osier rempli de chenevotte et de sarment, en jeta dans l'âtre, y mit le feu et dit à Bernard : « Maintenant, séchez-vous, monsieur, car vous êtes tout mouillé.»

Sans écouter les remerciements de son hôte, elle plaça le panier dans l'angle extérieur de la cheminée, balaya la poussière qu'elle avait laissée sur le marbre, fit le tour du salon comme pour le passer en revue, et vint s'asseoir en face de Bernard, prête à raviver par de nouveaux aliments le feu qui menaçait de s'éteindre.

Bernard avait admiré l'aisance élégante des manières de la jeune fille, la charmante expression de sa physionomie. Sa taille était parfaite, sa main jolie, ses cheveux noirs légèrement ondulés, de grands yeux veloutés et un sourire d'ange. Il eût été difficile de trouver une créature sinon plus belle, au moins plus gracieuse. Elle paraissait avoir seize ans.

Cette jeune fille se nommait Marcelle Kérouseré. Orpheline depuis longtemps, elle vivait sous la tutelle de son frère, plus âgé qu'elle de douze ans, Pierre Kérouseré, qui, après avoir fait des pertes énormes dans le commerce, s'était depuis quatre ans retiré à la campagne, où il vivait modestement d'un petit négoce de poisson.

Bernard et Marcelle étaient depuis quelques instants silencieux, et ne paraissaient pas devoir bientôt rompre ce silence embarrassant, lorsque Tom, le boule-dogue qui avait si bien aboyé, présenta son gros museau noir dans l'entrebaillement de la porte, et sembla promener un regard soupçonneux sur les deux jeunes gens. « Tom, au chenil ! fit Marcelle en souriant ; votre place n'est pas au salon.»

L'animal regarda fixement Bernard, et, convaincu sans doute que sa jeune maîtresse n'était point en danger, il se retira lentement.

— Je crois, mademoiselle, que Tom est venu m'envisager, pour voir quel degré de confiance il devait mettre en moi.

— Et le résultat de son investigation ne vous a pas été défavorable, monsieur, car il s'est retiré sans grogner, ce qui ne lui arrive qu'alors qu'il a bien auguré des personnes. Je dois dire à sa louange que c'est un excellent physionomiste.

— Il vient d'être pour moi d'une bienveillance dont je le remercie de bon cœur, mademoiselle.

— Oui, notre cher Tom est de bonne garde, et si un voleur s'approchait, un sourd grognement nous annoncerait l'approche du danger.»

Marcelle avait à peine prononcé ces mots que le grognement sourd dont elle faisait mention se fit entendre. Elle tressaillit, devint pâle, prêta attentivement l'oreille, crut entendre à tra-

vers le clapotement serré de la pluie qui battait la terre, un bruit de pas sur le sable de la cour, se leva avec une émotion visible et fit quelques pas pour sortir du salon ; mais, s'apercevant que Bernard se disposait à la suivre : « Restez, monsieur, lui dit-elle ; ce ne peut être un voleur qui s'introduise ici en plein jour.

— On aura su que votre frère était sorti, et quelque mauvais sujet. . . .

— C'est probable ; mais ce mauvais sujet-là, je crois le deviner, n'est pas de l'espèce des voleurs. Laissez-moi le recevoir, et veuillez ne sortir du salon que si vous m'entendiez réclamer votre secours.

— Mais, mademoiselle, vous me mettez dans une grande inquiétude ! reprit Bernard.

— Soyez tranquille, monsieur, je ne cours aucun danger.

Elle sortit avec précipitation, après avoir fait un salut de la main à Bernard, qui resta stupéfait de cet incident.

II.

A peine Marcelle avait-elle fermé la porte du salon qu'elle se trouva face à face avec un homme de haute taille, aux traits saillants et pointus, à la physionomie froide et sèche, au regard équivoque. Il était mis avec recherche, et paraissait avoir cinquante ans environ. « Comment êtes-vous entré ici, avoir cinquante ans environ. « Comment êtes-vous entré ici, monsieur Villebranche, lui dit Marcelle en s'efforçant de dominer son émotion, et qui demandez-vous ?

— Vous ! répondit tranquillement le nouveau venu. J'ai gagné votre domestique, qui, sous prétexte d'une course à faire à Concarneau, s'est empressée de venir m'apprendre l'absence de votre frère. J'ai donc profité de l'occasion, et, muni d'un appât que j'ai jeté à Tom, j'ai escaladé le mur du jardin. Je désire vous parler, mademoiselle.

— Qu'avez-vous à me dire, monsieur ?

— Je veux avoir avec vous une explication qui sera, si vous le voulez, la dernière. Je vous apporte la preuve du déshonneur de votre frère.

— Oh ! vous mentez, monsieur ! murmura Marcelle avec douleur. Cette preuve, vous ne l'avez pas, vous ne pouvez l'avoir !

— Faites-moi le plaisir de me recevoir un peu mieux qu'à la porte, et vous serez bientôt convaincue que je ne mens pas.

En disant ces mots, il se dirigeait vers le salon, quand Marcelle, le prévenant, lui fit signe d'entrer dans une pièce voisine, qui était le cabinet de travail de son frère. Une table en merisier, deux chaises, une petite bibliothèque, un canapé jaune et fêtré, tel en était le mobilier. Quelques ustensiles de pêche pendaient à la muraille, et une paire d'avirons légers se dressaient dans un angle de la pièce, seule particularité qui pût révéler que cette habitation avait été celle d'un ancien négociant pêcheur.

Marcelle alla s'appuyer contre la petite table, croisa les bras sur sa poitrine, comme pour contenir les battements de son cœur. Son interlocuteur s'assit sur le canapé, à deux pas d'elle, et la contempla un instant avec une expression qui fit monter la honte aux joues de la jeune fille. « Eh bien ! monsieur, cette preuve ? dit enfin Marcelle d'un air à la fois insouciant et incrédule.

— Cette preuve, je vous l'ai dit, mademoiselle, c'est une lettre de change souscrite en mon nom et de la main même de Pierre Kérouseré, votre frère, lorsqu'il y a quatre ans les affaires de son négoce étaient tombées dans un délabrement déplorable.

— Et vous avez maintenant l'intention de le dénoncer à la justice, après avoir gardé pendant si longtemps le silence ? Mais, monsieur, on verra percer le motif qui vous fait agir, et l'on vous méprisera.

— Votre frère n'en sera pas moins déshonoré.

— Oh ! c'est odieux !

— Odieux tant que vous voudrez. L'homme qui se venge peut-il être si scrupuleux ? Je détruis d'un seul coup le renom d'honnêteté que votre frère s'est arbitrairement acquis : c'est justice.

— Monsieur, dit Marcelle d'une voix altérée, cette vengeance est ignoble !

— Mon action s'explique suffisamment du reste par la colère que soulève en moi le refus que votre frère m'a fait de votre main et le dédain persévérant que vous m'avez témoigné jusqu'à ce jour. Mais comment expliquer votre conduite, de générosité de votre part, et cependant, égoïste et cruelle, vous préférez livrer votre frère à la vindicte des lois. J'admets que ma vengeance soit détestable, mais la sécheresse de votre cœur l'est-elle donc moins ? Voilà pourtant nos positions respectives. Pour la dernière fois, je vous apporte la paix ou la guerre, choisissez : perdez votre frère, ou sauvez-le !

Marcelle était fortement émue : tout son corps tremblait.

« Tenez, monsieur, dit-elle d'une voix brisée, se que vous me dites là est tellement odieux, que je doute de ce que je viens d'entendre. Quoi ! vous qui comptez l'âge qu'aurait mon père, vous voulez que je vous épouse ! Et, pour arriver à vos fins, vous me menacez de profiter d'une faute que mon frère a commise dans un accès de folie sans doute, de le livrer aux tribunaux, et de vous venger ainsi de moi. En un mot, vous me placez entre mon bonheur et le déshonneur du seul parent qui me reste au monde. Oh ! monsieur, ce que vous faites est une horrible lâcheté !

— Soit ! faut-il donc vous le répéter ? J'éprouve pour vous une passion folle, mais tenace. Eh bien, oui, s'écria cet homme dépouillant tout à coup son air froid et parlant d'une voix vibrante et passionnée : oui, je suis prêt à tenter tous les efforts pour vous obtenir en dépit de vous-même. Vous avez dédaigné ma tendresse, repoussé ma fortune, eh bien, je vous enlèverai s'il le faut, j'irai vivre avec vous dans quelque contrée lointaine, où je me moquerai de vos dédains, » ajouta-t-il avec emportement.

Marcelle dissimula son effroi, et répondit d'un ton calme : « Vous avez assez d'expérience, monsieur, pour savoir que la force ne réussit jamais auprès des femmes ; la persuasion, voilà le seul moyen qu'il faut employer avec elles. . . » Puis, apercevant Tom qui venait en grognant de se présenter à la porte du cabinet, elle ajouta : « C'est aussi le plus sûr ! »

Elle fit un signe à Tom qui vint s'accroupir aux pieds de sa maîtresse en continuant de grogner, mais plus bas, et en dardant un regard oblique et sombre sur l'étranger. Celui-ci n'eut pas l'air de le remarquer ; néanmoins il reprit en adoucissant singulièrement le ton : « Allons, voyons, décidez-vous, Marcelle. Montrez-vous généreuse pour votre frère, et aussi pour cet insensé qui est devant vous, qui vous aime, qui vous supplie ; dites un mot et je vous livre la lettre de change avec laquelle je puis faire condamner Kérouseré aux galères. Condamner, entendez-vous ?

— Oh ! c'est horrible, murmura Marcelle en se tordant les mains.

— Tenez ! voici cette lettre de change, dit-il en la tirant pliée de son portefeuille. Il la montra, la remit soigneusement à sa place ; puis il prit à côté un autre papier qu'il déploya, et lut :

« Mon cher Villebranche,

« Je suis un homme perdu ! Ayez pitié d'un insensé qu'un accès de désespoir a jeté dans le crime. Ruiné par la faillite d'un commerçant, pressé de toutes parts, sans argent, sans ressources, j'ai commis. . . Oh ! je meurs de honte et de remords !. . . J'ai commis un faux ! oui, un faux ! j'ai tiré à vue sur vous, et contrefaisant votre signature, j'ai si-

“gné votre acceptation ! Grâce, mon cher Villebranche ! Ne me vouez pas à l’infamie ! Vous êtes riche, je vous rembourserai avec le temps. Sauvez l’honneur du nom de mon père. Songez à ma pauvre petite Marcelle dont je suis le seul soutien. Pitié et miséricorde ! J’attends votre réponse ; je l’attends avec angoisses.

“KÉROUSÉRÉ.”

Il présenta, mais à distance, cette lettre à Marcelle, qui la regarda et reconnut l’écriture ; puis il la serra soigneusement dans son portefeuille, tandis que la jeune fille, accablée, anéantie, restait le cœur déchiré par cette affreuse révélation.

“Il y a quatre ans que ces choses se sont passées, reprit tranquillement M. Villebranche, satisfait de l’impression qu’il avait produite sur Marcelle. Du reste, je l’avoue, Kérouséré a offert de me rembourser ; j’ai refusé, sous prétexte que je n’avais pas besoin de cet argent dont il m’a payé l’intérêt jusqu’à ce jour. Ainsi, vous le voyez, l’honneur de votre frère est entre mes mains. Eh bien, ma jolie Marcelle, je le remets entre les vôtres.”

Marcelle demeura quelques secondes sans répondre ; elle était brisée. Elle leva lentement un regard amer sur M. Villebranche, qui la fixait avec des yeux étincelants. “Revenez ce soir, dit-elle enfin résolument. Ce soir, je vous donnerai une réponse définitive.

— Pourquoi pas tout de suite ?” reprit-il en s’approchant de la jeune fille, qu’il croyait vaincue, et voulant lui saisir la main. Elle eut un mouvement d’effroi, et poussa un cri étouffé. Tom se dressa tout à coup, renfla le grognement dont il avait accompagné cette scène, et allait s’élançer... quand Marcelle le retenant par son collier, dit à M. Villebranche avec une expression imperceptiblement sardonique : “Faites attention, monsieur ; vous connaissez cette bête, elle ne permet pas qu’on m’approche de trop près, surtout quand on n’est pas de ses amis.... et....

— Je sais que je n’en suis pas, interrompit-il en jetant sur Tom un coup d’œil haineux que celui-ci lui rendit énergiquement.

— J’ai besoin de me recueillir un moment, dit Marcelle, et d’interroger mon frère pour acquérir une certitude devant laquelle je recule encore malgré les preuves que vous m’avez données.

— Quoi ! vous suspectez l’authenticité des pièces que vous venez de voir ?

— Hélas ! je les redoute plus que je ne les suspecte ! Ce soir, vous pouvez venir, monsieur, et cette fois par la porte. Vers sept heures, mon frère ira à Concarneau pour affaires. Je serai seule avec la domestique, que vous savez si bien payer.

— Et alors ?...

— Alors, dit Marcelle en cachant dans ses mains son visage pâle et humilié, vous me livrez la lettre de change avec l’écrit de mon frère ?

— Mais quelle garantie ?...

— Ma parole de vous épouser, répondit vivement Marcelle ; ce soir, j’aurai résolu de sauver mon frère.”

M. Villebranche n’osa pas contester la valeur de cette garantie, mais il se promit bien de ne rien livrer, s’efforça, par quelques phrases banales, de ramener la jeune fille à une meilleure opinion sur ses sentiments ; et comme elle ne daigna pas même l’écouter : “A ce soir, sept heures, dit-il, je serai exact, car je vous aime.

— A ce soir, monsieur. Moi je vous hais, n’importe !

— Vous être cruelle !

— Vous êtes infâme !” murmura Marcelle.

Tom accompagna M. Villebranche jusqu’à ce qu’il fût dehors, en paraissant regretter vivement de ne pouvoir essayer sur sa charpente osseuse la vigueur de ses crocs.

III.

Marcelle fut quelques minutes à se remettre des émotions que lui avait fait éprouver cette scène. Quand elle eut repris assez de calme, elle rentra au salon. Bernard Trémic s’y promenait à grands pas. “L’orage a cessé, mademoiselle, lui dit-il avec vivacité ; je suis pressé de regagner Concarneau, permettez-moi de me retirer.

— Il pleut toujours, monsieur. Veuillez rester encore. Mon frère ne saurait tarder à revenir, il fera beaucoup mieux que moi les honneurs de l’hospitalité.

— Ne me retenez pas, mademoiselle. Une affaire très-urgente me réclame en ce moment. Recevez, je vous prie, mes remerciements et mes regrets.

— Je n’insiste plus, monsieur, et vous demande pardon de vous avoir laissé si longtemps seul. Mais, une visite inattendue... particulière....

— J’ai entendu, en effet, le bruit confus de deux voix dans la pièce voisine,” dit Bernard, sans paraître ajouter aucune importance à ses paroles.

Marcelle rougit jusqu’au blanc des yeux. Elle venait de se rappeler que, du cabinet de son frère, les sons pénétraient jusque dans le salon. Elle jeta sur Bernard un regard inquiet que celui-ci soutint avec plus de surprise que d’embarras. Elle en conclut qu’il n’avait, sinon rien entendu, du moins rien distingué de ce qui s’était passé entre elle et M. Villebranche. “Adieu, mademoiselle, dit-il en la saluant avec respect. Je souhaite qu’une heureuse circonstance me permette de vous revoir encore.

— Je suis sûre, monsieur, que mon frère vous recevrait avec plaisir, car, autant qu’il m’en souviennne, il connaît votre nom, et m’a parlé quelquefois de votre famille. Votre père, je crois, faisait comme le nôtre le négoce de la pêche, et tous deux étaient liés d’amitié.

— Ne vous nommez-vous pas mademoiselle Kérouséré ? demanda Bernard avec émotion.

— Qui vous l’a dit ?” fit Marcelle stupéfaite.

Bernard parut hésiter, puis il répondit avec vivacité : “Oui, oui, Kérouséré, je me souviens ! Kérouséré, continua-t-il en s’animant, une vieille connaissance de mon père dont il me parlait souvent dans ses lettres ! Un brave et digne homme qui est venu au secours de ma famille, alors qu’un affreux ouragan avait détruit presque toutes nos embarcations en mer ! Oh ! dix ans passés loin de la France, dans l’Amérique du Sud, ne m’ont point fait perdre le souvenir de cet acte de générosité ; grâce à votre père, mon père a pu rétablir ses affaires et échapper à une faillite imminente. Oh ! ce sont là, voyez-vous, de ces choses qui ne s’effacent point de la mémoire, quand on vivrait cent ans !

— Vous êtes bon, monsieur, dit la jeune fille avec une mélancolie charmante. Revenez nous voir, je vous en prie, mon frère en sera bien content. La vue d’une personne qui nous rappelle la bonne action d’un père doit toujours réjouir notre âme.

— Je reviendrai bientôt, mademoiselle, je l’espère !...

— Au revoir ! donc, lui dit-elle avec une adorable expression ; n’oubliez pas les enfants de celui qui fut l’ami de votre père.”

Elle le conduisit jusqu’au sentier qui bordait les fossés du château, et Tom les suivit en gambadant.

IV.

L’orage était dissipé, il ne pleuvait plus. Un rayon de soleil, traversant les nuées floconneuses et dispersées, se réfléchissait dans les mares d’eau et dans les gouttelettes suspendues au feuillage. Les bergeronnettes trotillaient sur le sable humide, et l’hirondelle de mer se jouait dans l’air brillant et rafraîchi. Un souffle tiède semait par bouffées dans l’espace des senteurs

son nom, et ce nom nous devons le conserver sans tache, mon frère," ajouta-t-elle en pâlisant.

Kéroussé prit la main de sa sœur et la pressa silencieusement en dévorant ses larmes.

V.

Vers le soir, Kéroussé se rendit à Concarneau pour un rendez-vous d'affaires.

En se voyant seule, dans l'attente du moment terrible où M. Villebranche allait venir lui demander son consentement au marché qu'elle avait consenti pour sauver de l'infamie le nom vénéré de son père, Marcelle se sentit frissonner. Silencieuse, immobile, les yeux fixés sur le paquet, elle pleurait en silence sur cette odieuse union avec un homme qu'elle méprisait, lorsque la porte du château résonna sous un coup doucement frappé.

Le tonnerre éclatant sur sa tête n'eût point communiqué à Marcelle un plus profond ébranlement. Elle se leva d'un bond, puis retomba comme foudroyée. Mais cette violente commotion ne dura qu'un instant, elle se releva bientôt avec énergie, prit un poignard suspendu à la cheminée, le cacha d'un air sombre dans une des poches de son tablier, sortit du salon et traversa la cour où Tom, contre son habitude, se tenait sans aboyer. Un second coup frappé avec plus de vigueur la galvanisa en quelque sorte, car ce fut avec un geste nerveux qu'elle tourna la clef et tira l'un des battants de la porte. "C'est encore moi, mademoiselle," dit Bernard Trémic en la saluant.

Marcelle poussa un cri de surprise, pâlit, chancela, et prête à s'évanouir, elle s'appuya sur la muraille.

Cet incident, en trompant sa redoutable attente, venait de briser toutes ses facultés tendues vers l'odieuse certitude de voir M. Villebranche. La force qu'elle avait recueillie pour le recevoir venait de réagir sur elle-même et de l'accabler de son poids.

Bernard la soutint et la conduisit dans le salon, où il s'efforça de la secourir. Lorsqu'elle eut repris ses sens, elle promena autour d'elle des regards qui semblaient chercher quelque chose ; puis, les ramenant sur Bernard, "N'est-il venu personne ? lui dit-elle avec inquiétude.

— Personne ! répondit le jeune homme, qui se tenait debout devant elle dans une attitude à la fois triste et admirative. Attendez-vous quelqu'un ?

— Oui ! soupira-t-elle sans avoir bien conscience encore de la valeur de ses paroles. J'attends monsieur Villebranche.

— Monsieur Villebranche ne viendra pas," répondit lentement Bernard en hochant la tête avec un singulier sourire.

Ces paroles produisirent un effet magique sur Marcelle, qui revenant tout à coup au sentiment complet de sa situation, dit, en regardant Bernard d'un air stupéfait : "Il ne viendra pas ? Qui vous l'a dit ? Le connaissez-vous seulement ? l'avez-vous donc vu ? Oh ! monsieur, expliquez-vous !

— Je l'ai vu, en effet, il y a quelques heures, en sortant d'ici. Nous nous sommes parlé dans la gorge du St. Laurent, au milieu d'un chemin de traverse qui conduit à sa propriété, où il se rendait lorsque je l'ai rejoint.

— Mais comment saviez-vous qu'il était sur cette route ?

— Parce qu'un paysan que j'ai interrogé m'a indiqué cette direction.

— Auriez-vous entendu ce qui s'est dit entre lui et moi.

— Mal, répondit Bernard en s'animant ; mais j'en avais assez entendu pour savoir que cet homme était un infâme et un lâche !

— O mon Dieu ! murmura Marcelle en se couvrant la figure de ses deux mains.

— Calmez-vous, mademoiselle, calmez-vous, si vous voulez que je vous dise ce qui est arrivé.

— Parlez ! parlez !

— En l'abordant, je lui demandai s'il se nommait monsieur Villebranche, il me répondit affirmativement. "Alors, lui dis-je en tirant de ma poche deux pistolets que nous autres colons nous portons toujours, par habitude autant que par nécessité... choisissez ! car vous allez vous battre avec moi." Il me demanda le motif de mon agression. Je le lui expliquai. Il refusa d'y satisfaire. "Vous ne me connaissez pas, monsieur, repris-je. Quand j'ai arrêté une détermination, je ne recule devant aucun obstacle : acceptez ce duel à l'instant même, ou je vais vous tuer comme un chien." J'armai un pistolet. Il jeta autour de lui des regards effrayés... C'est un lâche ! pensai-je, j'en étais sûr... Celui qui est capable d'en agir avec une femme comme il l'a fait avec vous doit trembler devant un homme ! "Ce lieu est désert, continuai-je, ne comptez sur aucun secours et décidez-vous... vous n'avez pas une minute à perdre.—Mais enfin que me voulez-vous ? dit-il en blémissant.—Je vous le répète, votre vie, ou la lettre de change avec l'écrit confirmatif. Les remettre, dès l'origine, entre les mains de la justice, c'était votre devoir, peut-être ; mais en faire maintenant le prix d'une promesse de mariage ou d'un enlèvement, voilà qui ne sera pas ! Et, puisqu'il n'existe aucun tribunal pour vous juger, c'est moi qui vous juge, et qui vais vous tuer sur l'heure, je vous en réponds, si vous ne consentez à vous battre ou à me livrer ces deux papiers." Il fit un mouvement pour saisir un de mes pistolets ; puis, revenant sur sa résolution désespérée, il laissa retomber sa main et me dit : "Mais c'est un guet-apens, monsieur ; tremblez que les tribunaux ne vous fassent repentir... — Il n'y a pas de témoins, dis-je ; d'ailleurs, ma conscience m'absout, et je suis sûr que la vôtre n'est pas aussi tranquille. Allons ! dépêchons ! je suis pressé." Il voulut alors me regarder fixement pour scruter jusqu'à quel point j'étais déterminé. Mes yeux devaient briller d'un éclat terrible, car les siens se détournèrent aussitôt ; puis il dit en baissant la tête : "Vous êtes un fou, je veux vous épargner un crime." Il prit son portefeuille, en tira deux papiers, et, en les tordant de rage, il les remit entre mes mains. Après les avoir examinés, je les serrai soigneusement et le saluai. "Ceci ne se passera pas de la sorte, me dit-il avec fureur ; je me plaindrai au parquet de Quimper.—Faites, si vous l'osez ! Je dirai, moi, ce que j'ai entendu, et à quel prix vous vouliez rendre à mademoiselle Kéroussé les papiers que vous venez de me remettre. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est encore de rester tranquille. On vous payera, d'ailleurs. Adieu !" Je le quittai, à ces mots, avec la pensée de vous porter immédiatement ma capture ; mais j'ai réfléchi qu'il était plus prudent que je vous la remisse en l'absence de votre frère, car il faut qu'il ignore que j'ai surpris le secret d'une faute qu'il a sans doute cruellement expiée."

Pendant tout ce récit, Marcelle était restée suspendue, pour ainsi dire, à chaque parole qui s'échappait des lèvres de Bernard. Elle avait suivi, avec des yeux presque égarés, chacun de ses gestes. Quand il eut achevé, elle fondit en larmes, lui saisit les mains, et dit en les couvrant de pleurs : "Oh ! merci, monsieur, merci ! Je vous dois l'honneur de mon frère, et je vous dois la vie, car je n'aurais pu survivre à cette union exécrée.

— Dieu soit loué ! mademoiselle, la destruction de ces papiers va désormais assurer votre sécurité. Il faut les brûler sans plus attendre."

Il les remit à Marcelle, qui les délia et les lut. Son visage exprimait tour à tour la joie, la douleur et la reconnaissance. Bientôt elle s'élança vers le foyer, où quelques flammerolles brillaient encore... mais s'arrêtant aussitôt... "Non, dit-elle, je veux que mon frère les voie lui-même se consumer le jour où il aura payé cette lettre de change.

— Rassurez-vous, mademoiselle, Villebranche n'osera pas porter plainte : cette affaire le couvrirait de ridicule, car il a refusé de se battre, comme un poltron qu'il est... Quant à moi, reprit-il avec mélancolie, ce soir même je me rends à

Quimperlé ; demain je pars pour Lorient, dans deux jours je fais voile vers l'Amérique."

A cette nouvelle inattendue, Marcelle fit un mouvement de surprise ; elle regarda le jeune homme avec douleur. Il y eut un instant de silence.

"Ainsi, reprit-elle, j'ai à peine le temps de vous remercier. Recevez donc, monsieur, la faible expression de ma gratitude, et soyez convaincu que, sur ce coin de terre où vous avez pris naissance, il existe maintenant un cœur qui priera Dieu de vous rendre heureux.

— Moi, mademoiselle, répondit Bernard avec une vive émotion, j'emporterai le souvenir de la plus aimable et de la plus noble personne que j'aie encore vue ; ce souvenir charmera désormais mes heures de solitude et de tristesse... Ah ! mérita désormais mes heures de solitude et de tristesse... Ah ! reprit-il avec chaleur, si trois mille lieues ne vous faisaient pas peur ; si vous vous sentiez quelque sympathie pour le pauvre colon qui vous fait ses adieux... je vous dirais : Mademoiselle, je ne suis pas riche, mais j'ai un petit établissement qui prospère et un cœur tout prêt à vous aimer profondément ; partons ensemble, emmenons avec nous votre frère, et allons nous marier à Plata, un beau pays ! Là, nous vivrons tranquilles et heureux, sans inquiétude, sans ennui. Puis, dans quelques années, si vous le voulez, nous liquiderons nos affaires et nous reviendrons en Bretagne. Mais, pour s'expatrier ainsi, il faut aimer un peu, hélas ! qui puisse vous décider et votre cœur n'éprouve rien, hélas ! qui puisse vous décider à entreprendre un si long voyage !

VI.

— Ce voyage serait pourtant ce qui me plairait le plus au monde, mon ancien camarade," dit une voix à l'entrée du salon.

Au moment de l'évanouissement de Marcelle, Bernard n'avait point songé à fermer la porte du dehors, aussi Kérou-séré put-il pénétrer sans bruit jusqu'aux deux jeunes gens. Il entendit sa main à Bernard, qui la pressa dans les siennes en s'écriant : "Pierre Kérou-séré !

— Lui-même ! mon ami. Je n'ai pas besoin de vous demander si vous êtes Bernard Trémic, je vous reconnais !

— Quoi ! vous consentiriez à ce mariage, à quitter votre pays ?

— Ce mariage regarde ma sœur. Quant à quitter ce pays, pour mon compte, je le ferais de grand cœur... Mais avant tout, permettez-moi de vous demander si vous avez à la Plata une position solide.

— Je suis négociant, mes relations sont honorables et mes affaires prospèrent. Vous pourrez d'ailleurs prendre à Lorient des informations chez les premiers banquiers de la ville.

— Votre parole me suffit. Il ne sera pas dit que j'aurai mis en doute la véracité d'un ancien camarade. Votre père était un honnête homme. Nous partirons donc avec vous... si toutefois ma sœur n'y met pas d'obstacle."

Marcelle répondit par un charmant sourire.

"Vous me rendez mille fois heureux, mon cher Kérou-séré," s'écria Bernard, dont le beau et franc visage rayonnait. Le bâtiment à bord duquel j'ai retenu mon passage appareille sous deux jours, à Lorient.

— Tant mieux !

— Aurez-vous le temps de faire vos préparatifs ?

— Avant vingt-quatre heures nous serons prêts.

— Demain je serai à Lorient et retiendrai vos places pour la traversée... Vous me trouverez à l'hôtel de la Marine.

— C'est convenu.

— Au revoir donc, mon cher Kérou-séré. Puissiez-vous ne pas trop regretter votre Bretagne ! Et vous, mademoiselle Marcelle, j'espère que vous trouverez dans le dévouement d'un ami, le bonheur que vous méritez si bien.

— La patrie est aux lieux où nous aimons, reprit Kérou-séré.

— Je serai heureuse, j'en suis sûre, monsieur," répondit Marcelle en tendant gracieusement sa main au jeune homme. Le frère et la sœur reconduisirent Bernard jusque sur la route de Concarneau.

Arrivés à l'endroit où ils devaient se séparer, Kérou-séré prit les deux jeunes gens par la main, les rapprocha simultanément l'un de l'autre et dit avec émotion : "Mon père en mourant m'a laissé tous ses droits sur ma jeune sœur. En présence de ce beau ciel, mes enfants, je vous fiancé !

— Vous prenez là, mon frère, dit Marcelle, un témoin bien changeant : il me semble même que j'aperçois là-bas un point noir de mauvais augure.

— C'est vrai, ajouta Bernard en jetant les yeux sur l'horizon : je crois que c'est encore un grain.

— Un grain ! s'écria Kérou-séré. Alors, partez vite, mon ami.

— Adieu ! mademoiselle, adieu, mon frère, dit Bernard. Dans deux jours, à Lorient.

— Adieu !" répétèrent le frère et la sœur.

Et ils se séparèrent.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées, qu'une double détonation retentit dans la campagne. Marcelle frissonna.

Puis, une nouvelle détonation se fit encore entendre. Marcelle poussa un cri.

"Eh bien ! qu'as-tu donc, poltronne ? dit Kérou-séré.

— Ces coups de feu, mon frère ?... s'écria-t-elle avec effroi.

— Quelque braconnier, sans doute.

— Si c'était plutôt !....

— Quoi donc ?"

Elle gravit une petite éminence, regarda avec anxiété sur le chemin qui, non loin de là, faisait un détour, puis quand elle fut redescendue. "Rien, rien, mon frère ! répondit-elle avec calme ; mais rentrons vite ! voici l'orage."

Et tout deux hâtèrent leur marche, silencieux et pensifs.

VII.

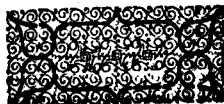
Le lendemain, un cadavre fut trouvé sur le chemin de Concarneau. Ce cadavre, frappé d'une balle à la tête, était celui d'un paysan qu'on reconnut pour être au service de M. Villebranche. Il tenait encore à la main un magnifique fusil à deux coups, dont l'état attestait qu'il avait été récemment déchargé... Cet homme ayant de mauvaises affaires avec la justice, on crut qu'il s'était donné la mort.

Le surlendemain, Kérou-séré, Marcelle, Bernard Trémic et Tom s'embarquaient à Lorient sur un brick marchand, qui partait pour l'Amérique méridionale.

Kérou-séré ayant vendu tout ce qu'il possédait, Marcelle s'était chargée de faire payer à M. Villebranche ce qui lui était dû pour le capital et les intérêts ; puis au moment du départ, elle remit à son frère sa lettre, et la fatale lettre de change qu'il eut la triste joie d'anéantir... n'emportant avec lui que ses remords.

(Journal des Demoiselles.)

ÉTIENNE ÉNAULT.



L'ODYSSÉE D'UN LÉZARD.



Le héros de cette histoire venait de s'éloigner de son bonheur, pour s'en reposer un moment, pour y rêver, pour mieux le savourer ; et ce bonheur était grand, sans réserve, sans mélange. Longtemps séparé d'une femme qu'il aimait éperdument, par la pauvreté, par les distances du rang, par des obstacles plus puis-

sants peut-être encore, il avait vu tout à coup ces obstacles s'aplanir et s'effacer, tandis que la célébrité venait à lui, le sourir sur les lèvres et appuyée sur le bras de la fortune. Jeté brusquement de l'obscurité en pleine lumière, il lui était permis de se sentir ébloui, vous le comprenez, et de subir les vertiges d'une brusque péripétie.

Rêvant à son bonheur, à sa femme adorée, à l'enfant qui depuis six semaines lui était né, et qui déjà lui tendait les bras en souriant, il marchait au hasard sous les ombrages frais de la forêt de Fontainebleau ; de temps en temps il s'arrêtait pour admirer les verdoyants tapis de gazons émaillés de paquerettes qui se déroulaient sous ses pieds, et que les rayons du soleil, jetés à travers les rameaux, inondaient de reflets d'or. Ou bien c'était le chant des oiseaux qui interrompait sa marche ; un insecte qui venait à briller sur le sable, un grillon qui élevait sa voix aiguë, l'air frais qui soufflait et caressait son front, apportaient encore trop d'émotions au promeneur ; il avait besoin de plus de calme encore.

Un enivrement nouveau succédait à l'enivrement qu'il cherchait à combattre. A la fin, succombant à ses émotions et à une douce défaillance, il ne se sentit plus la force d'avancer, et il se laissa tomber doucement sur l'herbe, au pied d'un grand chêne, le cœur palpitant et les yeux humides de larmes.

Au risque d'encourir pour notre promeneur le blâme de prosaïsme, force nous est d'avouer que la fatigue, les émotions même qu'il éprouvait et la molle tiédeur de l'air, ne tardèrent point à assoupir son cerveau et à rendre ses paupières pesantes ; peu à peu il finit par s'endormir profondément.

A son réveil, et quand il porta autour de lui des regards encore mal assurés, en face de lui, sur une large pierre dont chaque grain étincelait au soleil comme un diamant, il vit un gros lézard immobile, et qui, dans une attitude pleine de grâce, la tête légèrement penchée, guettait un insecte. Celui-ci s'arrêta tout à coup dans sa marche, par la conscience subite du danger qui le menaçait. Le pauvre scarabée n'osait plus ni se dérober aux regards de l'ennemi, ni se dérober aux regards de l'ennemi. En faisant le mort, le lézard, les pattes ramenées sous lui, et prêt à s'élaner sur sa proie, attendait au contraire un mouvement de sa proie pour s'élaner sur elle et la saisir. Sa robe d'or et d'émeraude, aigus, miroitaient, comme une lame d'acier poli, sous les reflets d'une lumière resplendissante.

Tandis que le promeneur contemplait cette scène, un bruit sourd et rapide se fit entendre dans les airs ; un nuage sembla tomber du ciel sur le lézard, et un épervier remonta dans les airs, emportant, de ses ongles, le pauvre reptile, qui se débattait et se tordait en vain.

Sans réfléchir que le lézard subissait le sort qu'il réservait à l'insecte, le promeneur indigné se leva en jetant un cri, saisit une pierre et la lança au hasard contre le brigand ailé. Le caillou frappa l'oiseau à la tête ; il tournoya sur lui-même, la-

cha le lézard, et tomba près de lui sur le gazon. Toutefois, comme jadis Antée, il sembla retrouver une nouvelle existence en touchant à la terre, jeta un cri et reprit sa volée à travers le ciel.

Pendant le lézard gissait toujours sur l'herbe, immobile, les flancs déchirés, l'œil éteint. Sans les battements convulsifs de sa poitrine et de son cœur, on eût pu le croire mort ; le gros insecte auquel il inspirait naguère tant de terreur se dirigeait déjà vers lui pour aller étancher le sang qui coulait de larges blessures de son ennemi vaincu. Quant à l'homme, ému de compassion, il ne voulut point laisser incomplète l'œuvre charitable qu'il avait commencée dans un mouvement irréfléchi d'indignation ; il prit le lézard, pansa ses blessures, à l'aide d'un peu de sparadrap qu'il tira d'un étui, et le replaça sur le gazon. Le petit animal était trop faible pour prendre la fuite : une grosse coulèuvre à collier, sans doute attirée par un sens mystérieux et encore énigmatique pour les savants, entre-sortit sa tête de dessous des racines d'un arbre, voisin où elle s'était creusé son terrier. Laisser là le lézard, c'était le rendre à la mort. Le promeneur, ému de compassion, plaça sur son bras le lézard, qui, tout faible qu'il était, s'y attacha à l'aide de ses petits ongles aigus, comme s'il eût compris les généreuses intentions de son sauveur.

Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent tous les deux dans une petite maison charmante qui s'élevait blanche et verte sur la lisière du bois ; les traits du promeneur, que nous nommerons Charles, si vous le voulez bien, s'épanouirent à la vue d'une jeune femme charmante qui l'attendait au seuil de cette maison, et qui tenait une jolie petite fille dans ses bras.

Après un baiser déposé sur le front de sa compagne et sur les joues de l'enfant qui souriait, Charles se souvint du lézard, le montra et raconta son histoire dramatique.

Pendant qu'il parlait, Julie, c'était le nom de la jeune femme, regardait le reptile avec l'appréhension que je ne sais quel préjugé fait peser sur la charmante famille des sauriens. Peu à peu la beauté du petit animal, la richesse de sa robe, l'élégance et la mignardise de ses formes, la rassurèrent. Elle se hasarda à toucher le pauvre blessé de l'extrémité de ses doigts mignons, et même à le placer sur sa main.

Le lézard se laissait faire et ne cherchait point à résister ou à fuir. Seulement il se glissa doucement des mains de Julie pour s'attacher à la robe de l'enfant, grimpa sur sa poitrine et vint caresser de sa langue fourchue les lèvres du nourrisson, encore humides d'un lait sucré.

Le premier mouvement de la mère avait été un geste de terreur pour éloigner le lézard ; mais le calme de son mari lui rappela bientôt l'innocence du saurien. Celui-ci, comme s'il eût compris la crainte de Julie, et pour mieux la rassurer, tourna deux ou trois fois vers elle sa petite tête intelligente, donna un nouveau baiser aux lèvres de l'enfant, et se glissa entre les plis du fichu qui l'enveloppait.

Dès ce moment, le lézard et le nouveau-né devinrent inséparables ; guéri bientôt de sa blessure, le premier ne sortait du berceau de son compagnon que pour aller se chauffer au soleil, et happer quelques mouches aux rideaux de la fenêtre. Sa chasse terminée, il revenait bien vite, tout imprégné des rayons du soleil, se blottir sous les oreillers de la petite couche. De son côté, l'enfant grandit, et peu à peu l'intelligence arriva par gradation à son cerveau naguère encore assoupi. Ses lèvres commencèrent à sourire, ses yeux à voir la lumière, et ses petits doigts mignons à s'étendre pour toucher les objets. Mais ne pouvait plus le charmer et le tenter que cette grappe

vivante qui ruisselait de reflets d'or et d'émeraude ; et qui agitait gaiement devant lui pour l'amuser et lui complaire.

Le lézard fut donc le premier jouet de Marie, car l'heureux père avait placé sa fille sous la protection de la mère du Saurieur. Il se montra patient, tendre, dévoué envers la petite despote qui le serrait de ses étreintes, et souvent même cherchait à le porter à ses gencives gonflées par les premières douleurs de la dentition. Mais alors le lézard comprenait le serraillement qui le menaçait, se glissait hors des doigts qui le serraillement, se tenait hors de portée, et recommençait à bondir follement comme s'il eût voulu indemniser sa maîtresse et la distraire de sa fantaisie.

Sur ces entrefaites, l'hiver arriva ; le lézard devint triste, cessa de manger, et disparut même du berceau, sans qu'on pût découvrir l'asile mystérieux dans lequel il s'était réfugié. Si parfois néanmoins le soleil venait à percer les sombres vapeurs du ciel, et jetait ses rayons dans la chambre, alors le saurien, éveillé dans son engourdissement hyémal, accourait près de sa maîtresse et baisait ses lèvres roses ; c'étaient des instants de fête pour tous les deux, et ils se prodiguaient mutuellement des caresses. Le soleil disparu, le lézard, comme jadis Cendrillon à l'heure de minuit, s'échappait de nouveau et retournait dans son refuge inconnu.

Le printemps succéda enfin à l'hiver, et le lézard put reprendre ses habitudes près de sa maîtresse ; seulement il paraissait triste et languissant ; sa robe avait perdu son éclat et ressemblait à de l'émail terni. Un matin, on trouva au chevet de l'enfant cette robe dont le lézard s'était dépouillé ; elle ressemblait à une gaze transparente. Quant à lui, plus brillant et plus frais que jamais, il se livra à des bonds multipliés, fit un effroyable carnage de mouches, et redevint le garde-corps inséparable de la petite Marie.

Deux années se passèrent sans que rien vint troubler cette amitié du lézard et de l'enfant. Myrthès, c'est le nom qu'avait reçu ce serviteur dévoué, Myrthès accompagnait sa maîtresse à la promenade et au milieu des forêts natales, sans chercher à reconquérir sa liberté. Si parfois il gravissait le long d'un tronc d'arbre, c'était pour chasser un insecte ; s'il se glissait dans l'herbe, c'était pour y saisir un lombric récalcitrant ; mais, au moindre appel de Marie, il revenait et prenait son poste, soit dans les cheveux, soit sur l'épaule de l'enfant.

Un jour il arriva cependant que Myrthès disparut pendant une promenade, et qu'on ne s'aperçut de sa fuite qu'après une heure ; Marie était au désespoir, et rien ne pouvait la consoler. Pour tâcher de l'apaiser un peu, on la ramena dans la forêt, et on se mit à recommencer à rebours la promenade faite une heure auparavant. On arriva près d'un pavillon de garde. Tout à coup l'enfant poussa un cri de joie : il venait d'apercevoir Myrthès tout étalé sur une tuile du toit, en plein soleil, et se dilatant avec volupté sous les rayons de l'astre qui vivifiait avec tant de force les animaux à sang-froid.

Marie lui tendit les mains et appela trois fois le fugitif. Ce lézard, tête et le rendaient ingrat ; d'autant plus qu'un autre lézard, dont les formes un peu plus arrondies trahissaient le sexe, coquetait à peu de distance et semblait inviter Myrthès à ne pas dédaigner les plaisirs d'une promenade en pleine forêt, et peut-être même dans une de ces grottes où, nouvelle Didon, se laisserait-elle conduire par son Enée. La petite fille éclatait en sanglots et redoublait de prières et d'instances. Myrthès jeta un regard de regrets à la belle femelle, s'approcha de la corniche du toit, et recourant, comme jadis Télémaque, à un moyen violent pour s'arracher à de dangereuses séductions, s'élança d'un bond sur les cheveux de l'enfant, qui le prit dans ses mains et le couvrit de baisers.

Insensiblement la nature du saurien s'était modifiée au milieu des habitudes nouvelles qui l'entouraient ; il ne s'engourdisait plus l'hiver, et il s'était familiarisé avec d'autres aliments que les mouches et les insectes.

R r

confitures ne tardèrent pas à lui inspirer un goût passionné. Placé pendant les repas sur l'épaule de sa petite maîtresse, il laissait passer dédaigneusement devant lui le potage, les viandes et les légumes ; mais, au moment du dessert et des entremets sucrés, on le voyait s'agiter, relever la tête, et, l'œil étincelant, passer sur ses lèvres d'émeraude sa petite langue fourchue. Lorsque Marie portait à sa bouche une cuillerée de crème ou de confitures, Myrthès s'élançait, plaçait sur la cuiller une de ses petites pattes, et prélevait une dime toujours patiemment tolérée par l'enfant. Ou bien c'était sur les lèvres roses de la bouche même de Marie que le favori venait recueillir des gouttes sucrées ou des parcelles appétissantes. Il fallait le voir gai, plein d'audace, sûr de l'impunité, se servir à sa guise, retourner à son poste, dans les cheveux ou sous le fichu de l'enfant, revenir à la charge et présenter en menaçant sa petite gueule armée de dents aiguës, si quelque autre que Marie voulait le toucher.

Le lézard aimait sa maîtresse avec passion, se prêtait à tous ses jeux avec une patience exemplaire et qui ne se démentit jamais un seul instant. Seulement, comme tous ceux qui aiment avec ardeur, il était jaloux, ainsi que l'atteste la scène qu'on va lire, et dans laquelle Myrthès joua un rôle digne à la fois d'Oihello, d'Orosmane et de tous les jaloux dramatiques dont l'histoire ou le théâtre nous ont légué la légende.

Un jour, le père de Marie rapporta au logis un second lézard de la même espèce que Myrthès, et plaça le nouveau-venu face à face avec le favori de Marie. Ce dernier releva vivement la tête ; son petit œil noir s'alluma du feu de la colère, il se replia sur lui-même, montra les dents blanches et aiguës qui garnissaient sa mâchoire, et s'élança sur le compagnon qu'on lui présentait. L'autre s'enfuit : Myrthès s'élança à sa poursuite, ne tarda point à l'atteindre, lui saisit la queue et la secoua avec rage, jusqu'à ce qu'il pût l'emporter en trophée sanglant.

On ne voulut point laisser là l'expérience, et le pauvre écourté n'en continua pas moins à être retenu captif près de Myrthès. Dire toutes les injures dont l'accabla ce dernier ne serait pas chose possible. Il ne lui laissait point un instant de repos, lui arrachait chaque mouche que le malheureux parvenait à saisir, et le chassait avec acharnement de sa présence. Une fois, excitée par son père, la petite fille feignit de vouloir caresser le proscrit, et passa son doigt sur la tête de ce dernier, genre de mignonneur auquel les sauriens se montrent fort sensibles. Myrthès entra dans une fureur insensée, et, pour la première fois de sa vie, s'oublia jusqu'à mordre sa maîtresse, qui porta pendant huit jours à la main une légère cicatrice rouge, témoignage de la jalousie aveugle et de la tendresse effrénée du lézard.

Après un pareil fait, il ne restait plus qu'à rendre à la liberté la malencontreuse victime de ces expériences. Myrthès débarrassé de son rival, resta donc seul possesseur de l'affection de sa jeune maîtresse, et reprit ses habitudes paisibles et tendres.

Au mois de mars 1845, la famille de Marie partit pour un long voyage. Il n'était point possible d'emporter Myrthès, et il fallut se résigner, non sans larmes, à le confier aux soins d'une vieille demoiselle, grande enthousiaste des vertus domestiques du saurien civilisé. Ces dispositions arrêtées, on se sépara, non sans que Marie versât des larmes que le lézard vint boire sur les yeux mêmes qui les répandaient, non sans qu'il parût en comprendre la cause.

Quand le soir vint et que Myrthès se trouva dans un autre appartement que la chambre de Marie, quand surtout il n'eut point l'enfant pour se blottir comme d'habitude sous le traversin de sa petite couche, il témoigna de l'inquiétude, alla de droite à gauche, flaira partout en dardant sa langue fourchue, et entra en pleine insurrection contre celle qui veillait sur lui. Il se livra aux excès les plus extravagants, mordit, s'enfuit, et finit par aller se cacher dans les rideaux de l'appartement,

d'où rien ne put le faire descendre. Enfin, le lendemain, il s'enfuit sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu.

Huit mois après, lorsque le père de Marie, après un long voyage, rouvrit les portes de son appartement, restées fermées pendant toute la durée de son absence, il trouva le lézard à demi desséché sur le lit vide de la petite fille.

Après avoir traversé plusieurs rues, et, guidé par un instinct merveilleux, le pauvre animal était revenu, par la cheminée sans doute, dans la chambre de sa jeune maîtresse, pour y mourir de chagrin sur sa couche veuve.

On ne pouvait point laisser sans récompense tant de dé-

vouement, de tendresse et de malheur. Un de nos plus habiles anatomistes, M. Maissiat, que M. de Salvandy a décoré récemment de sa main pour d'admirables travaux anatomiques faits au Musée Orfila, M. Maissiat, dis-je, se chargea d'embaumer Myrthès et de rendre à sa dépouille à demi desséchée des formes élégantes et pures. Aujourd'hui cette momie, placée dans un bocal, occupe une place honorable dans le cabinet du père de Marie, et la petite ne passe jamais devant ces reliques sans soupirer et sans dire avec émotion : *Pauvre Myrthès !*

S. HENRI BERTHOUD.

Mlle. LANGE

ET LE LIEUT.-GÉNÉRAL DE POLICE DE PARIS. SOUVENIR HISTORIQUE.

I.

EN 1789, il fut question, pendant huit jours, dans le *tripot comique*, d'une passion malheureuse que la police avait inspirée à la comédie; en d'autres termes, il n'était bruit que du dévouement de Mlle Lange pour M. Thivour de Crosne, lieutenant général de police de Paris.

Mais à vrai dire, en 1789, M. de Crosne avait bien autre chose à faire que d'écouter les plaintes et les soupirs d'une petite comédienne: il avait à justifier la confiance de la cour, de la noblesse, de la royauté, qui l'avaient chargé d'*empêcher la révolution française !*

Il arriva précisément que la révolution se mit à passer, un beau jour, par dessus la police, et les amis de Louis XVI accusèrent M. de Crosne de s'être laissé vaincre par l'esprit révolutionnaire.

Un pareil crime était impardonnable; comment! la police de Paris n'avait point arrêté, garrotté, baillonné la révolution!

— Il n'avait pas suffi de quelques agens, de quelques espions, de quelques soldats, pour prévenir l'attentat d'un principe et pour en finir avec l'audace d'une idée! — Le chef de la police n'avait pas été plus fort, plus audacieux, plus spirituel que tout le monde! — La lieutenance générale ne s'était point avisée de faire conduire la liberté à la Conciergerie, et l'égalité aux Mandanettes!

La police de ce temps-là s'était contentée de faire des observations afin de pouvoir soumettre ce qu'elle voyait, ce qu'elle entendait, aux ministres et au roi.

A cette époque, les sympathies, les haines, les opinions du public se trahissaient dans les salles de spectacle avec une malice impitoyable; les spectateurs arrachaient des illusions aux poètes de la scène, et les tragédies elles-mêmes prêtaient des rôles aux comédiens du parterre, qui n'en étaient encore qu'au répertoire de la comédie politique. Le peuple déroba plus d'une fois, à Racine, au poète de Louis XIV et de Mme de Maintenon, des armes contre Louis XVI et contre Marie-Anne; *Athalie* portait bien souvent la couronne de la reine de France, et les spectateurs sortaient de la salle en maudissant l'*Autrichienne*.

Quoiqu'il devinât déjà bien des dangers, bien des malheurs pour la royauté, M. de Crosne ne se doutait guère qu'il y allait de la mort, sur un échafaud, pour un roi et une reine de France. Il savait tout ce que valait déjà, dans le cœur, dans l'imagination du peuple, le seul mot de liberté; il savait à quoi s'en tenir sur la haine qu'inspiraient à la foule les privilèges et les privilégiés; mais, jamais, le pauvre lieutenant de police n'avait entrevu, à travers ses observations et ses terreurs, l'échafaud du 21 janvier 1793.

M. de Crosne, qui faisait si bien la police des théâtres, ne soupçonnait guère, pendant les représentations du *Mariage de Figaro*, qu'il nouerait un jour des relations bien intimes et bien tristes avec les artistes de la Comédie-Française.

II.

Un ancien lieutenant-général de la police monarchique ne pouvait pas manquer de se faire arrêter, comme suspect, en 1793.

Un matin, peu de jours avant son arrestation, M. de Crosne reçut une singulière visite, la visite d'une vieille dame qui avait toutes les apparences de la direction et de la noblesse. Cette vieille dame ressemblait à une aimable donataire peinte au pastel, que l'on aurait détachée d'un cadre d'or pour lui donner le mouvement, le regard et la parole. Le dix-huitième siècle aristocratique brillait sur toute sa respectable personne. Elle portait une robe en étoffe précieuse, digne de Mme de Pompadour; elle prenait du tabac d'Espagne dans une boîte de Ravéche; elle maniait fort élégamment un éventail de Vanloo; elle était à plaisir, sans prendre garde au danger d'un pareil étalage, toutes les bribes mignardes, toute la défroque, tout le luxe et toute l'impertinence de l'ancien régime. En 1793, c'était-là une sorte de travestissement qui avait bien de l'audace!

— Monseigneur, se prit à dire la douairière, en saluant l'ancien lieutenant-général, asseyez-vous sur ce canapé, tout près de moi, et parlons bas, bien bas, s'il vous plaît; depuis la mort violente du dix-huitième siècle, — le siècle des fausses confidences, — les canapés et les sofas ne sont plus indiscrets!

M. de Crosne, à sa grande surprise, bon gré, malgré, se laissa conduire tout doucement à la place que lui destinait la douairière.

— Monseigneur, reprit à voix basse la vieille dame, je suis

de noblesse d'épée par les hommes, de noblesse de robe par les femmes, et veuve d'un Pré-Fleury par dessus le marché. Votre père, le conseiller, fut excellent pour un des membres de ma famille, et je viens payer la dette de la reconnaissance.

Elle entr'ouvrit sa tabatière et continua :

— Depuis un an, je me cache dans cet horrible Paris, et par ma foi ! je suis lasse de vivre ainsi dans une cachette, dans un grenier, dans un trou. Grâce à des amitiés secrètes, qui ont obligé Fouquier-Tinville à m'oublier, je puis sortir de la ville impunément, la nuit prochaine, sous les habits d'une chanteuse des rues. Je suis au courant du répertoire révolutionnaire ; j'ai appris d'une pauvre femme de Marseille, ce que c'est que le vilain accent provençal, et je supplierai ma bouche de chanter jusqu'à la frontière cette chanson épiciée que l'on appelle *la Marseillaise* ; au besoin je puerai l'ail, monseigneur !... Eh bien, vous plaît-il de me suivre, de vous déguiser, de chanter et de mendier avec moi ? J'ai deux petits enfants, de porteloués pour mon usage particulier ; ils nous serviront de porteloués respect. J'ai étudié à l'école d'une bohémienne qui me tirait respect. J'ai étudié à l'école de paraître avoir faim en manant, de souffrir en se portant à merveille, de s'évanouir d'un œil, de boîter avec de bonnes jambes ; chacun aura pitié de nos souffrances, de notre vieillesse, de notre misère, et nous aurons plus tard un secret plaisir à nous raconter les tours que nous aurons joués à nos ennemis ; j'attends vos ordres, monseigneur.

M. de Crosne, qui avait observé avec son attention la plus inquiète cette mystérieuse douairière de Pré-Fleury, lui répondit en souriant :

— Madame, vous avez, ce me semble, la manie et le génie des travestissements.

— Qu'est-ce à dire, Monseigneur ? s'écria la douairière en pâissant sous le rouge.

— La, la... repartit M. de Crosne. Je n'ai pas été pour rien quelque chose dans la police !... Reprenez ce joli mouchoir blanc dont vous n'avez nul besoin sans doute ; effacez toutes ces vilaines rides qui vous enlaidissent sans pouvoir vous vieillir ; redevenez jeune toute à votre aise : nommez-vous franchement, et ne jouez pas ainsi avec la vie d'un honnête homme qui n'attend plus que la mort. Si c'est à Fouquier-Tinville que je dois votre cruelle visite, je vous pardonne. Vous pouvez lui dire que je continue à rester chez moi, *aux ordres du peuple* et sous la main du bourreau.

La douairière venait de disparaître comme par enchantement : la boîte en émail, l'éventail de Vanloo, le mouchoir brodé, les bijoux indiscrets étaient à terre, aux pieds de M. de Crosne ; les mouches et la poudre de l'ancien régime s'étaient envolées par la fenêtre ; il ne restait plus, dans le salon, sur le canapé, qu'une jeune femme qui se mit à pleurer.

— Pourquoi pleurez-vous ? lui demanda M. de Crosne.

— Parce qu'il vous semble que je vous trompe de la part de Fouquier-Tinville.

— Qui êtes-vous ? quel est votre nom ?

— Je me nomme Lange.

— Lange ?... Attendez donc... Vous êtes...

— Rien, monseigneur, ou bien peu de chose... Une petite comédienne que l'on voulait jeter un soir dans les cachots du For-Lévêque ; il y a cinq ans de cela ; vous me fîtes grâce, monseigneur.

M. de Crosne baissa la tête en rougissant. Il se souvenait d'un temps déplorable où la société monarchique s'était laissée bercer et endormir au bruit des contes et des chansons.

— Mais sérieusement, que venez-vous faire chez moi ? murmura M. de Crosne en regardant la comédienne.

— Je viens vous décider à fuir avec moi, à compter sur mon adresse, et à vivre.

— Vous êtes donc bien adroite ?

— Adroite, s'écria Mlle Lange en essuyant ses larmes ; je suis femme, je suis comédienne, je suis coquette... Jugez !

M. de Crosne faillit un instant céder aux prières de cette femme ; il crut à la sincérité de ce dévouement mystérieux qui voulait absolument le sauver ; Mlle Lange avait dissipé, dans la pensée du proscrit, les soupçons, les méfiances, les craintes que lui inspiraient tout et tout le monde. Par malheur, il se souvint de cette noble et orgueilleuse dignité qu'il prêtait autrefois à la magistrature de la police ; il effraya sa conscience, en lui prouvant qu'un magistrat, un gentilhomme de robe, n'avait pas le droit de s'appuyer sur la main d'une jolie femme, même pour franchir un abîme ; il déraisonna si bien pendant une heure, que sa conscience eut peur, — et Mlle Lange fut impitoyablement repoussée.

M. de Crosne, au moment de congédier la comédienne, ouvrit à la hâte un coffret précieux qu'il devait à la généreuse bienveillance de Mme la princesse de Lamballe. Il en tira une poignée de pièces d'or et de bijoux à l'intention de l'actrice, et l'actrice s'agenouilla tout doucement aux pieds de M. de Crosne en lui disant d'une voix tremblante :

— Gardez votre or, monseigneur. Vous avez toujours eu beaucoup de pauvres... Mais vous me devez mieux que cela peut-être.

Rendons justice à l'inflexible magistrat : il trouva un regret dans son cœur, une larme dans ses yeux.

Le lendemain, l'ancien lieutenant général de police était écroué dans la prison des Madelonnettes, où se trouvaient déjà l'ex-ministre Fleurieux, le général Lanoue, l'amiral Destaing, la Tour du Pin, Saint-Priest, Boulainvilliers, quelques ci-devant conseillers au parlement et les plus célèbres de la Comédie-Française.

Les artistes dont il s'agit avaient été arrêtés après la représentation d'une pièce suspecte, dans la nuit du 3 au 4 septembre, par l'ordre de la commune et sur la dénonciation de la société des jacobins.

Les pauvres comédiens du Théâtre-Français avaient commis un grand crime de circonstance : ils avaient représenté une méchante pièce intitulée *Paméla*, et Collot-d'Herbois voulait effacer avec du sang les hérésies de cet ouvrage, qui laissait entrevoir sous le costume de l'héroïne la robe fleurdelysée de la noblesse et de la royauté.

Les dossiers des comédiens contre-révolutionnaires, adressés par Collot-d'Herbois à Fouquier-Tinville, étaient annotés à l'ancre rouge. Cette annotation ne consistait qu'en un de ces trois lettres : G,—D,—R ; mais chacune de ces lettres impliquait le résultat d'un jugement : l'R demandait à l'accusateur public un renvoi ou acquittement ; le D signifiait la déportation ; le G était tout simplement la première lettre du mot guillotine. MM. Dazincourt, Vanhove et Fleury, Mmes Louise Contat, Emélie Contat et Raucourt étaient déjà guillotins... à l'ancre rouge dans les indications officielles de Collot-d'Herbois.

Mlle Lange avait refusé dans *Paméla* un petit rôle *indigne de son talent* ; elle dut à un accès de vanité, à un caprice, de ne point accompagner ses camarades jusque dans la prison des Madelonnettes.

III.

Les comédiens du Théâtre-Français introduisirent aux Madelonnettes une espèce de comédie de la liberté, qu'ils jouèrent, avec leurs compagnons d'infortune, dans les chambres, dans le chauffoir et jusque dans les corridors de la prison. Ils comprenaient admirablement, orgueilleusement peut-être, que des acteurs célèbres, proscrits par une révolution, n'étaient pas tout à fait de simples individus que l'on emprisonne, que l'on persécute, que l'on tue. Ils se sentaient la force et le pouvoir d'une compagnie d'élite, d'une corporation littéraire qui appartenait à l'histoire la plus charmante, la plus poétique, la plus populaire de l'ancienne France. Ils savaient bien qu'ils n'étaient pas des victimes que l'on dût abandonner, que l'on dût oublier en cessant de les voir. Les comédiens en

prison avaient encore un parterre sur lequel ils comptaient un peu pour éloigner le bourreau à coup de sifflets ; le peuple ne devait-il pas encore les aimer, les admirer, les applaudir de loin ? La Comédie-Française, devenue suspecte, se persuadait que la république n'oserait pas tuer des comédiens, de peur d'enlever à la foule ses illusions les plus innocentes, les plus vives et les plus douces.

Cette opinion, ce sentiment, cet espoir, cet orgueil, sont exprimés avec beaucoup de bonheur dans quelques pages des *Mémoires de Fleury*.

Les comédiens se prirent donc à vivre, comme s'ils ne devaient point mourir sur l'échafaud du lendemain. Ils commencèrent par faire de la menuiserie, de la tapisserie, de la mécanique, pour essayer quelques apparences d'ornement sur la misérable réalité des murs d'une prison ; Agamemnon, lui-même, s'il faut en croire *Fleury*, daignait nettoyer avec une maladroite majesté les étables d'Augias qui empoisonnaient les *Madelonnettes*.

Le matin, chaque artiste du Théâtre-Français devait son temps et sa peine à l'intérêt général : ils donnaient l'exemple à tous les suspects, et les prisonniers les plus illustres n'étaient plus que des domestiques. Souvent, l'amiral Destaing préparait le déjeuner, de Crosne mettait la table, la Four du Pin faisait bouillir le café, des ministres poutraient les perruques, des conseillers au parlement empilaient des bûches, le général Lanoue échangeait son épée contre un couteau de cuisine, et le sceptre de Saint-Priest, le sceptre du *roi des rois*, ressemblait à un humble balai.

À midi, tous les amis de la mort, comme ils s'appelaient en riant, se rendaient de mutuelles visites ; on jouait, on avait de l'esprit, on prenait le café, on médissait, on parlait de tout, d'amour, de poésie, de gloire, de théâtre, d'administration et même de politique.

Dans ces réunions suprêmes, où se jouait du matin au soir la comédie de la vie et de la mort, M. de Crosne se distinguait par un ton, un sangfroid, une élégance, une dignité, une noblesse, qui avaient quelque chose d'admirable et d'effrayant. Il semblait ne rien voir des tristesses et des misères de la proscription ; il vivait encore, par la pensée, en 1789, avant la prise de la Bastille ; il n'oubliait jamais, pour recevoir ou pour rendre des visites, de se vêtir, de se parer, de se poudrer, absolument comme s'il avait eu à se rendre à l'audience du roi.

Tandis que ces pauvres prisonniers se préparaient à bien mourir,—la grande affaire de ce temps-là,—deux citoyens libres résolurent en même temps, sans se connaître, sans se concerter, de sauver les suspects des *Madelonnettes*, l'un par dévouement pour les comédiens du Théâtre-Français, l'autre par dévouement pour M. de Crosne.

L'un de ces deux généreux citoyens était un ancien acteur, un *niais*, un *jocrisse*, du petit théâtre Mareux : il se nommait Labussière ; l'autre était... une actrice de la Comédie-Française : elle se nommait Mlle Lange ; l'acteur et l'actrice avaient imaginé, chacun de son côté, de s'attaquer secrètement à Collot-d'Herbois et à Fouquier-Tinville, avec une audace, une adresse et une abnégation admirables.

Mlle Lange avait besoin, pour mieux se dévouer, de ne plus ressembler à une femme ; elle se travestit de son mieux ; elle se gâta, elle se calomnia, elle trouva le difficile moyen de se refaire à l'image d'un homme,—et la voilà qui marche, court, s'agite, se démène, pour obtenir un petit emj loi dans le bureau des *pièces accusatrices* ; ce bureau était l'entrepôt général de tous les dossiers, de toutes les notes individuelles, de toutes les dénonciations, de tous les mandats d'arrêt qui devaient servir de matériaux, de preuves, de prétextes aux requisitoires de l'accusateur public.

Un beau matin, les employés du bureau des *pièces accusatrices* virent arriver un nouveau camarade, un nouveau collègue, qui ne laissait rien voir de la grâce et de la beauté de Mlle Lange. Il se faisait appeler Jacques ; mais il paraissait

si jeune et il était si petit, que les employés le surnommèrent tout de suite Jacquot.

Le lendemain, pas plus tard, sur l'ordre des représentants Couthon et Collot, on installa dans le bureau des détenus un nouveau commis, un nouveau patriote, et Jacquot vit s'asseoir tout près de lui, à son grand regret, un homme qui se donnait bien du mal pour paraître terrible, un honnête homme que vous connaissez déjà,—l'acteur Labussière.

Dès ce moment, Labussière et Jacquot se partagèrent, à l'insu l'un de l'autre, les honneurs et les périls d'un dévouement sublime : c'était à qui, de ces deux conspirateurs dévoués, déroberait le plus de dossiers et sauverait le plus de têtes ; c'était à qui trouverait le meilleur moyen de tromper la vigilance des employés et des surveillants, de fouiller secrètement dans les tiroirs, de trier les pièces, d'effacer les notes, d'enlever les dénonciations, en un mot d'abrégier la tâche du tribunal révolutionnaire.

Les dossiers disparurent si vite et les accusations marchèrent si lentement, que Fouquier-Tinville se plaignit officiellement des *royalistes et des aristocrates qui composaient le bureau des détenus*. Au moment où l'accusateur public exprimait ses plaintes dans une mercuriale assez violente, le bureau des pièces accusatrices avait déjà perdu huit cents dossiers.

IV.

Par malheur, Labussière et Jacquot se contrariaient et se nuisaient dans leurs secrètes recherches ; chose bien triste, ils se méfiaient l'un de l'autre ; ils s'étonnaient de ce zèle étrange qui les clouait à leurs pupitres à des heures où les employés n'étaient pas encore ou n'étaient déjà plus dans le bureau. Cette méfiance, naturelle, légitime, inévitable, coûtait sans doute la vie à bien des suspects, à bien des innocents.

Plus d'une fois Jacquot fut tenté de demander à Labussière :

« Pourquoi viens-tu à la *correspondance* presque avant le jour ? »

« Pourquoi ne cesses-tu de travailler qu'à la nuit ? »

« Est-ce que tu ne dors pas ? est-ce que tu ne manges pas ? »

« Qu'est-ce donc que tu enfermes à clef dans ton tiroir, en ayant l'air de prendre garde à l'œil de ton voisin ? »

« Que signifient ces petites *boulettes* de papier que tu glisses dans tes poches ? »

Labussière aurait pu faire à son camarade les questions que Jacquot était bien des fois tenté de lui adresser.

Un matin, un dimanche, deux hommes étaient assis sur le bord de l'eau, tout près de l'établissement des bains Vigier ; chacun d'eux, qui se croyait bien seul, bien invisible, retirait de sa poche des pelotes de papier qu'il trempait négligemment dans l'eau, pour les subdiviser, pour les réduire, et qu'il livrait ensuite en morceaux, en bribes, en miettes, en pâte, au courant de la rivière : c'étaient là les noyades du dévouement.

À la fin, pourtant, Jacquot, qui était masqué par un cordage de linge étalé au soleil, aperçut son camarade, son suspect du bureau de la correspondance. Il commença par se troubler... il trembla... il eut peur ! mais il se ravisa presque aussitôt ; une idée, un soupçon, un pressentiment, un secret espoir lui rendit tout son courage ; il s'élança vers Labussière, qui, à son tour, se prit à pâlir et à trembler...

— Citoyen ! s'écria Jacquot d'une voix émue, je ne sais plus si je veille ou si je dors !... Enfin, il me semble que je viens de faire un beau rêve... Tu es un honnête homme !

— Et un bon patriote, balbutia le pauvre Labussière, qui tremblait encore.

Il y eut un moment de silence.

— Citoyen, reprit Jacquot, il n'y a peut-être que nous deux en France qui ayons le courage de nos opinions... Qu'en dis-tu ?

— Je dis, murmura Labussière, que mes opinions sont connues. . . .

— Tu mens, répliqua Jacquot, et je t'en veux de mentir avec moi ! Non, non, personne ne te connaît, Dieu merci ! Tu es le patriote le plus hypocrite, le serviteur le plus infidèle, l'employé le plus ingrat, l'aristocrate le plus habile que je connaisse. . . Tu es un homme admirable !

La chute de cette phrase qui commençait si mal frappa le malheureux Labussière en plein cœur, en pleine conscience : il chancela comme un homme ivre ; il se mit à rire en pleurant : il regarda Jacquot, en ayant l'air de l'interroger ; il lui dit enfin, d'une voix toute remplie de larmes :

— Si tu m'approuves, embrassons-nous ! . . . si tu me trompes, étouffe-moi !

Et les deux nouveaux amis s'embrassèrent.

— Voyons, la matinée est-elle bonne ? combien de proscrits ? combien de têtes ? . . . demanda Jacquot à Labussière.

— J'ai sauvé cinquante suspects ce matin. . . et parmi eux, des camarades, des amis bien chers, les artistes de la Comédie-Française ; les voilà partis depuis un quart d'heure, sous les apparences de petits morceaux de papiers. . . *tout le long. . . le long. . . le long de la rivière. . . le long de la rivière !*

Labussière, en fredonnant ce refrain, riait et sautait comme un enfant !

— Tes poches sont-elles vides ? lui dit Jacquot ; as-tu donné à tout ton pauvre monde la clef des champs. . . je me trompe, la clef des eaux ?

— Oui.

— Mes poches, à moi, sont encore habitées. . . J'ai des hommes, des femmes et des enfans. . . Viens m'aider à les embarquer.

— Les embarquer ?

— Sur la Seine. . . dans la main de Dieu !

Les deux employés s'agenouillèrent de nouveau sur le bord de la rivière. Jacquot vida ses poches : on émia les dossiers de cinq ou six familles, et le courant de l'eau emporta le papier rouge de Collot-d'Herbois.

Labussière dit à Jacquot, en le quittant sur le pont Neuf :

— Maintenant que j'ai sauvé, sans doute, mes camarades de la Comédie-Française, je suis tout entier au service de tes camarades et de tes amis. Ce matin, j'avais résolu de renoncer à mon emploi dans le bureau de la *correspondance* ; noncer à mon emploi dans le bureau de la *correspondance* ; mais, je ne demande pas mieux que de garder ma place, si tu as besoin d'un complice. . . pour faire du bien.

— Ecoute, lui répondit Jacquot, il y a dans la prison des Madelonnettes, précisément avec les artistes du Théâtre-Français, un aristocrate que le bourreau menace depuis long-temps ; je te parle de M. de Crosne ; j'ai eu beau chercher dans l'entrepôt mortuaire des *pièces accusatrices*. . . je n'ai point encore trouvé le dossier de l'ancien lieutenant de police. Eh bien ! il me faut à tout prix la vie de cet homme. . . pour la lui rendre ; j'ai promis à ma conscience, à mon cœur, de ton sauver M. de Crosne, et j'ai besoin de ton courage, de ton dévouement, pour réaliser mon honnête promesse. L'humanité tout entière est pour moi dans une seule personne, dans un seul nom : *M. de Crosne ! M. de Crosne ! M. de Crosne !* Souviens-toi de cette personne, souviens-toi de ce nom. . . et que Dieu nous protège !

Labussière fut plus heureux que Jacquot : il venait de sauver les comédiens français, et Mlle Lange ne sauva point M. de Crosne.

V.

Le 27 avril 1794, M. de Crosne aperçut à son réveil, au milieu de sa chambre, sur le carreau, une espèce de projec-

tile que l'on venait de lancer assez adroitement à travers le grillage d'une petite croisée.

Le prisonnier ramassa le projectile, qui était tout simplement un décime ; il développa le morceau de papier qui enveloppait cette pièce de monnaie, et il lut en tressaillant les lignes suivantes :

“ Dieu n'a point voulu de mon dévouement : vous allez mourir ! Le hasard seul est venu à mon aide pour vous épargner une douleur suprême en cherchant inutilement à vous sauver, j'ai sauvé votre mère.

“ Adieu et au revoir, monseigneur ! Je dis au revoir, parce que sans doute l'autre monde n'est pas fait pour rien !

“ LANGE. ”

Quelques heures plus tard, M. de Crosne, qui jouait au trictrac avec M. de la Tour du Pin, entendit une voix bien connue qui jetait son nom aux échos de la prison ; le condamné répondit, de loin, à cette voix terrible qui venait de faire trembler tous ses compagnons de captivité : Me voilà prêt !

Il riait avec Fleury, il jouait avec la Tour du Pin, il songeait à sa pauvre mère, il adressait un compliment à Mlle Conté, il regrettait le mystérieux amour de Mlle Lange, mais il était prêt à mourir !

— Adieu, messieurs, dit-il à ses amis, en les saluant avec toute la dignité de la politesse parlementaire ; je vous remercie de votre esprit et de vos soins. . . ils ont adouci mes derniers momens. Je me souviens d'avoir contribué autrefois à la réhabilitation de Calas, et je meurs sur un échafaud. . . Je vais bien étonner M. de Voltaire !

Cependant, malgré sa force et son courage, M. de Crosne voulut prendre toutes les précautions contre la faiblesse de l'homme physique : il demanda un morceau de pain et une tasse de café, tant il avait peur de faillir, par le corps, par la chair, aux exigences d'un rôle héroïque, d'un rôle suprême qui l'obligeait à bien mourir.

Du reste, la révolution donnait du courage aux âmes les plus molles et les plus indécises : ceux-là même qui n'ont eu ni assez de force ni assez de vertu pour apprendre à bien vivre, trouvent assez d'entraînement et d'audace pour savoir bien mourir. Les enfans ne sont plus jeunes, les vierges ne sont plus timides, les femmes ne sont plus faibles, quand il s'agit de monter sur l'échafaud révolutionnaire ; un secret enthousiasme dissipe toutes les terreurs de l'humanité qui chancelle : on meurt en riant, on meurt en chantant, on meurt en criant : Vive la France !

Si M. de Crosne en avait eu besoin, la révolution lui aurait donné ce qu'elle ne refusait guère à personne, quelque chose de sublime que l'on pourrait appeler le génie de la mort.

Lorsque les comédiens français, — oubliés par le tribunal révolutionnaire, grâce à la disparition de leurs dossiers, — eurent quitté la prison des Madelonnettes, Vanhove se présenta chez Mlle Lange et lui remit un legs précieux, un souvenir de M. de Crosne : c'était une montre enrichie de perles, et dont la boîte renfermait un tout petit billet, adressé à la comédienne par l'ancien lieutenant général de police.

Chose étrange ! près de mourir sur un échafaud, M. de Crosne jouait avec un nom, avec un accent, pour envoyer à Mlle Lange le madrigal que voici :

Du bout de ma plume, j'arrange
Votre nom qui fut mal écrit,
Afin de mieux adorer l'ange
Qui me salue et me sourit !

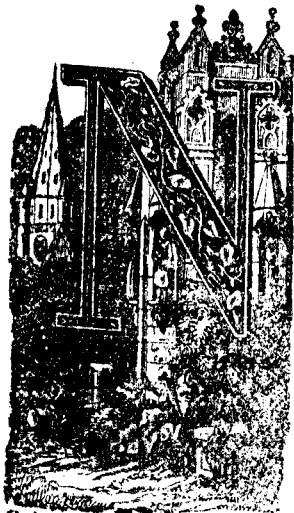
Dès ce moment, Mlle Lange écrivit son nom avec un apostrophe : l'Ange.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

UNE DE PERDUE, DEUX DE TROUVÉES.

CHAPITRE XXX.

Cabrera.



OUS ne suivrons pas Pierre de St. Luc dans la visite qu'il fit à l'hospice des aliénés, où il se fit accompagner par un médecin, célèbre par plusieurs cures récentes qu'il avait effectuées sur des personnes atteintes d'aliénation mentale. La suite de cette histoire nous apprendra quel fut le résultat de ses démarches.

Revenons à Sir Arthur Gosford, qui, après avoir fait tous les préparatifs nécessaires, n'attendait plus que Lauriot et ses hommes, pour se mettre à la poursuite de Cabrera. Sir Arthur de temps en temps regardait du côté de la rue Canal, puis reportait, impatienté, ses regards sur sa montre, dont l'aiguille marquait quatre heures. Deux voitures de louage attendaient devant la porte de l'hôtel St. Charles; Trim était assis auprès du cocher, et Tom s'étendait complaisamment sur les coussins de l'une d'elles, ayant à côté de lui deux carabines, dont l'une était remarquable par sa longueur et l'épaisseur de son canon, qui était un présent que le capitaine avait fait à Trim.

— Enfin! les voilà," s'écria Sir Arthur, en prenant une caisse de pistolets et un superbe fusil à deux coups qu'il déposa dans le cabriolet à deux places, qu'il s'était réservé pour lui et Lauriot. En effet c'était Lauriot qui arrivait, accompagné de huit hommes de choix, armés de carabines et de pistolets.

— Montez dans ma voiture, M. Lauriot; placez vos hommes dans celle-là, et partons, dit Sir Arthur.

— Allons, vous autres, montez vite! nous sommes un peu en retard, nous n'avons pas de temps à perdre, cria Lauriot à ses hommes, tout en prenant son siège à côté de Sir Arthur.

— En route, maintenant, et fouette cocher.

Le léger cabriolet de Sir Arthur partit au grand trot de son cheval, tandis que la voiture attelée de quatre vigoureux chevaux, qui suivait par derrière, ébranlait le pavé sous le poids de ses roues.

La distance qui sépare la Nouvelle Orléans de Carolton fut bientôt franchie.

— Qu'allons-nous faire maintenant M. Lauriot? lui dit Sir Arthur, aussitôt qu'ils eurent renvoyé les voitures.

— D'abord nous allons acheter des provisions et quelques

Voir les livraisons de janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre 1849, mars et juin 1850.

ustensils, pendant que quelqu'un ira faire préparer une embarcation, et nous traverserons aussitôt que possible.

— C'est bien? M. Lauriot, vous êtes le chef de l'expédition, et nous suivrons tous vos ordres, répondit Sir Arthur. Voici de l'argent pour acheter tout ce qu'il faudra. Je vais aller voir à l'embarcation.

Les emplettes furent bientôt faites, et, vingt minutes après, ces douze hommes débarquaient sur la rive opposée du Mississippi. Jusque là les difficultés n'avaient pas été grandes, mais ici elles commençaient. Ils ignoraient la route que pouvait avoir prise Cabrera, quoique tous fussent d'opinion qu'il était probable qu'il avait gagné les prairies. Il pouvait dans ce cas être passé par le bayou Latreille, qui prenait dans les cyprès, à deux lieues plus bas de l'endroit où ils étaient débarqués; peut-être par le bayou Goglu; ou bien avait-il poussé plus haut, pour prendre le bayou Tigyion près de la paroisse St. Bernard? Tous ces bayous sortaient des cyprès, qui se trouvaient en arrière de la deuxième ou troisième concession des terres sur le bord du Mississippi. Il était extrêmement difficile de pouvoir trouver la source de ces bayous à travers les bois et les cyprès, à moins de connaître parfaitement les sentiers qui y conduisaient. Lauriot connaissait assez bien le chemin qui menait au bayou Goglu, qui se trouvait presque en face de l'endroit où ils étaient débarqués, mais il ne connaissait pas les autres bayous. Ces trois bayous aboutissaient bien tous à la baie Barataria, mais il était de toute nécessité qu'ils fussent au juste si Cabrera s'était bien embarqué pour les prairies. Il n'était pas impossible qu'il eut monté jusqu'au bayou Lafourche.

Lauriot ayant communiqué ces réflexions à Sir Arthur, il appela ses gens pour avoir une consultation. La plupart étaient d'avis de se rendre de suite au bayou Goglu, qui n'était pas à plus d'une lieue de là.

— Et toi, Trim, qu'en penses-tu? lui demande Sir Arthur.

— Moné pensé, y étez mieux de difiser nous en deux moqués, moqué pou bayou Latreille, moqué pou bayou Goglu. Moué conné bayou Latreille; moué savé y avé piroques là, et au bayou Goglu itou.

— C'est bon, je crois que tu as raison Trim, lui dit Lauriot; tu vas aller au bayou Latreille, et si là tu découvres quelque chose, tu viendras nous chercher, car je ne connais pas ces chemins entre les deux bayous. Si tu ne penses pas que Cabrera soit passé par là, tu viendras nous rejoindre avec les hommes qui vont t'accompagner.

Trim, Tom et quatre hommes partirent pour le bayou Latreille. Ils portaient tous à leur ceinture une paire de pistolets, un *Bowie Knife* et une carabine. Sir Arthur, Lauriot et les autres prirent le sentier qui conduisait au bayou Goglu.

Le soleil était depuis quelque temps descendu sous l'horizon, et les ombres de la nuit commençaient à se répandre sur la campagne. Trim se mit à la tête de son parti, et les conduisit, en suivant la rive du Mississippi, jusqu'à près d'une lieue plus bas que l'endroit où ils avaient débarqué; de là il prit à travers les champs et alla droit au grand bois. Quand ils arrivèrent au bois, la nuit était tout à fait tombée, et l'obs-

curité de la forêt était si profonde, qu'ils avaient de la peine à distinguer à deux pieds en avant. Trim s'arrêta un instant, jeta un coup d'œil rapide sur les différents arbres qui bordaient la lisière de la forêt; et satisfait de son examen, il s'enfonça dans le bois. Il n'y avait ni sentier, ni aucune marque qui sembla pouvoir lui indiquer son chemin; cependant il marchait avec rapidité, droit en avant sans dévier à droite ou à gauche. Tom le suivait de près, et les autres étaient obligés de courir, pour ne pas s'en éloigner. Ils gardaient tous un profond silence. Après une quarantaine de minutes de marche à travers la forêt, Trim s'arrêta, prit une allumette chimique, et, la frottant contre la manche de son gilet, l'alluma. Il fit un petit feu de branches sèches qui, en quelques instans, jeta une assez vive lumière sur les arbres d'alentour.

— Que veux-tu faire, Trim ? lui demanda Tom.

— Moué voulu trouvé fourche des sentiers ; lui répondit Trim à demi-voix, en lui faisant en même temps signe de parler moins haut.

Trim après avoir attentivement examiné le terrain, prit un tison et, éteignant les restes du feu avec son pied, fit signe aux hommes de le suivre. Il marchait en tenant près de terre le bout allumé de son tison. Chacun suivait en silence, sans trop savoir ce que Trim voulait faire. Ils ne tardèrent pas à arriver à un endroit où le sentier qu'ils avaient suivi depuis quelques instans, s'élargissait tout à coup et se trouvait coupé par un autre sentier à angle droit. Trim avançait lentement, examinant attentivement toutes les empreintes de souliers et de pieds nus, qui se trouvaient encore fraîches sur la terre humide. Après s'être satisfait qu'aucune trace récente ne gagnait dans le sentier transversal, il fit signe à Tom de se baisser, pour examiner deux traces de bottes, dont l'une était beaucoup plus large que l'autre venant du nouveau sentier.

— Je vois bien deux traces, mais ce sont celles de deux hommes, il n'y a pas le pied d'une fille là ; dit Tom.

— Non, pas fille ; mais vois-ti cet pied là ? y l'été pu piti que l'autre, pourquoi l'y l'été plus enfoncé ? L'y portait qué chose, peut-être mamselle Sara ?

— C'est possible Trim, mais ce n'est pas sûr ; qu'allons-nous faire ?

— Nous va allé droit à la cabane du vieux Laté ; son la cabane y l'été sur bord du bayou Latreille.

Ce vieux Laté était un pêcheur qui avait fixé sa demeure à l'entrée du bayou Latreille. Il avait toujours quatre à cinq pirogues à l'usage des chasseurs et des jeunes gens, qui venaient passer quelque jour en parties de pêche, desquels il était généreusement payé pour l'hospitalité qu'il leur donnait ou pour les pirogues qu'il leur prêtait. Trim savait bien cela, et c'est ce qui lui causait quelques doutes, à l'égard des marques de bottes qu'il avait découvertes ; elles pouvaient être celle de quelques chasseurs ou pêcheurs, qui auraient récemment visité le vieux Laté.

— Nous n'avons pas besoin de tant nous embarrasser de ces empreintes de pieds, dit Tom ; nous n'avons qu'à nous informer du vieux Laté, il nous dira s'il a vu passer par ici un homme et une jeune fille.

— Vieux Laté, pas dire rien, reprit Trim ; lui conné comment gardé son la langue, quand payé pou pas parlé !

— Eh ! bien, nous le payerons pour qu'il parle.

— Whist ! continua Trim en clignant un œil, vieux Laté fin renard. Lui pas disé si Cabrera l'été passé ; non, moué conrenard.

— Lui pas disé si Cabrera l'été passé ; non, moué conrenard. Lui pas disé si Cabrera l'été passé ; non, moué conrenard. Lui pas disé si Cabrera l'été passé ; non, moué conrenard.

— Dans ce cas, en avant et marchons, nous prendrons d'autres moyens.

Bientôt Trim, qui avait pris le devant et marchait au pas accéléré, s'arrêta pour donner le temps à ceux qui le suivaient d'approcher.

— Voyez-vous ti cte lumière à travers le bois ? c'est là été cabane du vieu Laté.

— Voici ce que nous allons faire, dit Tom à voix basse : Trim et moi nous irons droit à la cabane, dans laquelle nous entrerons ; vous autres, vous vous placerez de manière à ne laisser personne sortir de la cabane ou en approcher, sans que vous puissiez examiner ses mouvements.

— C'est bon ça, continua Trim, surtout faut li veiller à les pirogues, pou que personne enmené li. Les pirogues li l'été sur bord du bayou, à la porte de la cabane.

Tom et Trim prirent ensemble les devants, marchant avec précaution pour ne pas faire craquer les branches sous leurs pieds ; les quatre autres suivaient à une douzaine de pas par derrière. Quand ils débouchèrent du bois, la cabane n'était qu'à un demi-arpent, dans une espèce de défriché ; on pouvait la distinguer à la demi clarté que répandaient les étoiles, qui brillaient sur un ciel pur et serein.

— Ah ! dit Tom, on peut voir ici au moins ; ce n'est pas comme dans ce maudit bois, où il fallait tater son chemin pour ne pas se briser la tête sur les arbres !

— Chut ! pas parlé si fort ? il été bon nous voyé par la fenêtre si y avé beaucoup porsonnes dedans cabane.

Trim regarda quelques instans par la fenêtre, et après s'être assuré qu'il n'y avait que le vieux Laté et sa femme, tous deux assis auprès d'un bon feu de cheminée, il dit à Tom : « entrons. »

Les quatre hommes de police avaient pris leur poste autour de la cabane.

— Bonjour M. Laté ; bonjour madame.

— Bonjour monsieur. Tiens, c'est toi Trim ! et où vas-tu donc ? Asseyez-vous monsieur, dit Laté, en présentant un banc à Tom, et montrant à Trim un quartier de bois au coin de la cheminée.

— Nous allons faire un tour à la chasse, monsieur, continua Tom ; on dit qu'il y a bien des canards ?

— Mais oui, pas mal.

— Avez-vous eu beaucoup de visites dernièrement ?

Le vieux Laté jeta un coup d'œil rapide sur Tom et Trim et répondit avec assurance.

— Non, nous n'avons eu personne depuis une dizaine de jours.

Mais si fait ajouta la vieille avec cette indiscretion si particulière au sexe ; tu oublies ces deux messieurs qui sont venus ce matin, avec cette jeune. . .

Le vieux Laté lança à sa femme un regard qui l'arrêta tout court.

La vieille reconnut qu'elle avait fait une bêtise, et croyant la réparer, elle ajouta :

— Ah ! c'est vrai, c'était la semaine passée !

Tom regarda Trim, qui lui fit un clin d'œil significatif.

— Mais, s'il n'est venu personne depuis une dizaine de jours, continua Tom, comment se fait-il que nous avons remarqué, tout près de la cabane, des marques encore fraîches de bottes ?

— De bottes ?

— Oui, de bottes ! Il y en avait deux bien distinctes, l'une plus petite que l'autre.

— Vous me surprenez, répondit le vieux Laté avec une indifférence assez bien jouée ; il faudrait qu'il serait venu quelqu'un pendant que nous étions allé à la pêche, ma femme et moi, car je vous assure que je n'ai pas vu une âme depuis plus d'une semaine.

— Quand donc êtes-vous revenu de la pêche ?

— Ce soir tout tard. A propos, vous me faites penser à aller chercher le poisson, que j'ai laissé dans la pirogue, excusez-moi un instant.

En disant ces mots, le vieux Laté se leva pour sortir. Trim tisonna le feu dans la cheminée, et y jeta quelques branches sèches. Trim qui soupçonnait quelque chose dans la sortie du vieux Laté, le suivit presque aussitôt qu'il fut hors de la cabane. Il remarqua qu'il avait pris un bout de planche, qu'il traînait après lui. L'idée frappa Trim que le vieux cherchait

a effacer quelque chose, à la manière particulière dont il dirigeait la planche, et rentrant aussitôt dans la cabane, il en ressortit avec un tison allumé. En deux pas il fut auprès des pirogues ; promenant son tison en l'agitant pour lui faire donner plus de clarté, il put distinguer l'empreinte toute fraîche encore d'un petit soulier de femme.

— Ah ! ah ! M. Laté, dit Tom qui avait suivi Trim, et qui avait aussi remarqué l'empreinte du petit soulier, à côté de celles de bottes, voici les mêmes traces que nous avons vues dans le bois, seulement qu'il y a aussi celles d'une femme ou d'une fille ! Pourquoi nous avez-vous dit qu'il n'était venu personne ?

— Je vous assure que je n'en ai pas vues ! et ces traces, je ne les avais pas remarqué.

— Vraiment ! allons, pourquoi faire tant de mystère ? est-ce que par hasard vous auriez intérêt à cacher leur visite ? Allons donc ! ne dirait-on pas que ce sont des criminels qui se sauvent, plutôt que d'honnêtes personnes qui s'en vont à la chasse ou à la pêche ? Serait-ce même des pirates, ils ne prendraient pas plus de précautions pour se cacher.

Tom, en prononçant ces dernières paroles d'un ton indifférent, n'en avait pas moins suivi attentivement sur la physionomie du vieux Laté, dont la figure était éclairée par le tison allumé que Trim tenait élevé, l'impression de surprise et d'anxiété qu'elles y causèrent.

— Ma foi, je ne sais pas ce que vous voulez dire ; croyez moi, si vous voulez, mais je vous jure que je n'ai vu aucun étranger depuis plus d'une semaine ; répondit le vieux Laté avec assez d'aplomb.

— Ne jurez pas, M. Laté, ne jurez pas... Sont-ce là toutes vos embarcations ? je n'en vois que trois, je croyais que vous en aviez quatre à cinq.

— Qui vous a dit cela ?

— C'est Trim.

— Oui ! j'en avais quatre cet automne, mais j'en ai détruit une qui était trop vieille ; vous en voyez encore les restes là, sur la côte.

Trim s'approcha et dit quelques mots à l'oreille de Tom, et partit, en courant, dans la direction du bois, par où ils étaient venus.

Le vieux Laté suivit quelque temps Trim des yeux, mais ne fit aucune question.

— Vous nous prêterez bien vos embarcations, M. Laté, continua Tom.

— Impossible !

— Comment, impossible ?

— Elles sont toutes engagées. Elles sont louées à des messieurs que j'attends demain.

— Mais nous reviendrons demain.

— Impossible je vous assure. J'en suis vraiment fâché. Si vous voulez attendre jusqu'après demain matin, vous pourrez en avoir une.

— Il sera trop tard !

— Trop tard ? et pourquoi ? vous ne pensez pas que tous les canards partiront demain ?

— Qu'ils partent ou ne partent pas, j'ai besoin de ces embarcations cette nuit même, vous ne me les refuserez pas, j'espère ; vous ferez votre prix et je vous payerai.

— Je vous ai déjà dit que c'était impossible.

— Oui dà ! Nous verrons... puis élevant la voix de manière à être entendue par les hommes de police qui s'étaient occupés de ces embarcations et qu'il ne faut pas que personne les touche avant moi.

Le vieux Laté ne répondit rien d'abord, il pensa en lui-même aux moyens d'empêcher Tom de s'emparer des embarcations sans user de violence, sentant d'ailleurs qu'il n'était pas en mesure de résister à Tom, dont la taille annonçait une force non commune. Après quelques instans de réflexion, pendant lesquels il avait arrangé ses plans pour priver Tom de

l'usage de ses embarcations, il lui dit avec un ton d'assez bonne humeur :

— Eh ! bien, monsieur, s'il vous en faut absolument une, nous allons en parler à ma vieille ; et ce qu'elle dira, décidera la question.

— A la bonne heure, M. Laté, j'aime à vous entendre parler raison comme ça.

— Vous voyez bien que ce n'est pas par mauvaise volonté. Si vous voulez entrer et fumer une pipe auprès du feu, vous pourrez en parler à ma femme. Tenez, emportez cette brochette de dorade, et je vous suis avec le reste.

En ce moment la marée, qui se faisait sentir jusque là, baissait depuis quelque tems, faisant un courant assez sensible dans le bayou. Tom n'eut pas plutôt tourné le dos pour regagner la cabane, que le vieux Laté poussa à la hâte chacune des embarcations dans le courant, et ne tarda pas à retourner à sa cabane, où il arriva avant que Tom se fut assis auprès d'un bon feu, qui pétillait dans la cheminée.

Quand le vieux Laté entra, sa physionomie dénotait la satisfaction qu'il éprouvait à la réussite de son stratagème.

— Tiens, ma femme, dit-il, voilà le poisson ; que dis-tu si tu nous en faisais cuire quelques uns, je me sens de l'appétit ; Peut-être aussi que monsieur en mangerait ?

— Pas d'objection répondit Tom.

— A propos, mais où est-allé Trim ?

— Oh ! pas loin, au bayou Goglu. Y a-t-il loin d'ici au bayou Goglu ?

— Pas absolument ; à peu près une demie-lieue, pour celui qui connaît le raccourci. Mais qu'est-il allé faire au bayou Goglu ?

— Chercher mes compagnons ; et si vous n'avez pas d'objection de préparer à souper pour douze personnes, nous serons fort aise de profiter de votre hospitalité.

— Douze ! Mais vous n'allez pas à la chasse, sûrement ?

— Oui, à la chasse ; et à la chasse d'un fameux canard encore !

Le vieux Laté et la vieille échangèrent un regard rapide.

Pendant que le souper se préparait, Tom fumait tranquillement sa pipe, satisfait que les embarcations étaient en sûreté sous la surveillance de ses hommes ; tandis que de son côté le vieux Laté n'était pas moins satisfait que le courant en prendrait soin aussi. Ainsi tous deux restèrent à fumer près de la cheminée.

Trim ne fut pas longtemps à se rendre au bayou Goglu, où Sir Arthur attendait, avec ses hommes de police, qu'il vint les rejoindre. Ils n'avaient rien vu, à l'exception d'une vieille cabane en ruine, que ses propriétaires avaient abandonnée depuis longtemps. Trim leur eut bientôt appris le résultat de la visite au bayou Latreille, vers lequel ils se mirent tous en route, à la suite du nègre qui leur servit de guide.

En arrivant au bayou Latreille, Trim ayant remarqué à Lauriot que les hommes, stationnés autour de la cabane du vieux Laté, étaient encore à leur poste, et entendant la voix de Tom, qui chantait une chanson de matelot, ils marchèrent tous droit à la porte et entrèrent sans plus de cérémonie.

— Bonjour le maître et la maîtresse, dit Lauriot en déposant sa carabine dans un coin auprès de celle de Tom et de Trim ; ce qu'immitèrent ceux qui le suivaient. Ab ! M. Tom, je vois que vous nous avez fait préparer un bon souper ; ce qui n'est pas à dédaigner, surtout quand on n'a pas mangé depuis midi. A propos quelle nouvelle depuis que Trim vous a quitté ?

— Ma foi rien, si ce n'est que M. Laté a consenti, après bien des difficultés, à nous laisser avoir ses embarcations.

— Trim nous a dit que vous aviez découvert une empreinte de soulier de femme, continua Lauriot, n'aimeriez-vous pas à l'examiner Sir Arthur ?

— Oui ! oui ! allons voir.

— Allons, Trim, viens nous éclairer.

Le vieux Laté, qui craignait que le courant n'eût peut-être pas encore entraîné les pirogues assez loin, s'écria :

— A table, à table, messieurs, pendant que c'est chaud ! et où sont donc les autres, vous disiez que vous seriez douze ?

— Ils sont à la porte dit Tom, je vais les appeler.

Tom appela les hommes de dessus le perron de la porte, et ils entrèrent tous pour prendre leur souper.

La vieille profita de l'instant de confusion, que l'entrée des nouveaux venus causa dans la cabane, pour s'esquiver.

— Où allez-vous donc, messieurs, si ce n'est pas indiscret ? dit le père Laté ; vous n'allez sûrement pas à la chasse aux canards avec des carabines ; car je vois que vous avez tous des carabines !

— Ça vous intéresse-t-il beaucoup, père ? répondit Lauriot, en fixant sur lui ses yeux perçants. Tenez, ne faites pas l'ignorant, vous le savez aussi bien que nous.

— Moi !

— Oui, vous !

— Je vous persuade....

— Vous ne nous persuaderez pas. Vous en savez plus long que vous ne jugez à propos d'en dire. Il y a des pistes tout autour de votre cabane et vous ne les avez pas vues ; elles sont toutes fraîches et vous avez voulu les effacer de devant votre porte ; votre femme a dit qu'il était venu deux hommes et une fille ce matin ; vous lui avez fait les gros yeux, et s'apercevant qu'elle avait fait une bêtise, elle a voulu la réparer par une plus grosse encore. Et cette jeune fille a aussi laissé l'empreinte de son soulier auprès de l'embarcation ; celle-là, aussi vous eussiez bien voulu l'effacer, mais vous n'en avez pas eu le temps. Tenez, père, soyez franc, dites-nous les choses telles qu'elles sont, si vous ne voulez pas vous faire de vilaine affaire.

— Comment une vilaine affaire ?

— Oui, une vilaine affaire ! Écoutez : Ces deux hommes qui sont venus ce matin sont deux criminels, et la jeune fille est la victime de leur plus criminel enlèvement ! Comprenez-vous maintenant ? Savez-vous que si vous persistez à cacher leur fuite, nous croirons que vous êtes leur complice ; tandis qu'au contraire si vous nous dites la vérité, nous n'en pensons rien de plus, si ce n'est que vous avez été payé pour ne rien dire et que vous l'avez promis, sans savoir qu'ils étaient. Entendez-vous ?

Le vieux Laté se sentit dans une mauvaise passe, et il crut qu'il valait mieux pour lui d'avouer, croyant Cabrera hors de danger, que de nier et de passer pour complice.

— Eh ! bien dit-il, avec une répugnance marquée, c'est vrai : il est venu ce matin deux messieurs et une jeune femme, qui se sont écartés cette nuit dans le bois. Ils ont acheté une de mes embarcations et m'ont fait promettre de ne pas dire qu'ils étaient venus. Mais je vous assure que je ne savais pas qui ils étaient ; je ne le leur ai pas demandé, car ce n'était pas de mes affaires.

— Comment était habillé la jeune fille ?

— Je ne sais pas si c'était une fille ou une femme, mais elle avait une robe à raies bleues, un chapeau de paille, avec un voile vert.

— C'est ma fille ! ma Sara ! s'écria Sir Arthur. Partons M. Lauriot.

— A quelle heure, sont-ils partis ? continua Lauriot.

— Vers le lever du soleil.

— Quelle espèce d'embarcation ont-ils pris ?

— Mon grand canot, car je n'avais à la côte que ce canot et mon grand squif.

— Partons ! partons ! répéta Sir Arthur. Ils ont bien de l'avance sur nous.

— Mangeons comme il faut, Sir Arthur ; car nous aurons à faire route toute la nuit et une partie de la journée demain, sans manger.

Le reste du repas fut pris en silence ; chacun sentant l'im-

T t

portance de l'avis de Lauriot.

Quand ils eurent tous pris un bon repas, Lauriot leur dit : — Maintenant, mes amis, chargez vos carabines ; mais ayez soin de ne pas mettre de capsules, en cas d'accident.

Pendant que ces hommes chargeaient avec précaution leurs armes à feu, Tom, qui était sorti pour examiner les embarcations, rentra tout effaré en criant. « Les pirogues sont disparues ! »

— Malédiction ! Si vous ne nous dites pas où elles sont, s'écria Lauriot en saisissant le vieux Laté au collet, je vous amène en prison comme complice de ceux que nous poursuivons.

— Où est la vieille ? où est la vieille ? crièrent plusieurs voix à la fois.

— Oui, c'est elle, la vieille maudite, qui a enlevé les embarcations ! s'écria Tom ; je l'ai vu sortir de la cabane, au moment où nous nous mettions à table.

— Hola ! mes gens, apportez-moi une corde, une ceinture, quelque chose, pour que j'attache cet homme, pendant que nous allons aller à la recherche des pirogues.

Trim avait couru au bayou et ayant trempé sa main dans l'eau du bayou pour s'assurer de la direction du courant, rentra bientôt dans la cabane. Sir Arthur, qui l'avait observé, lui demanda ce qu'il pensait qu'il y avait de mieux à faire :

— Voici ce que moué pensé : La marée y li baissé, courant très fort, moué croyé pirogues gagné par en bas. Moué sur le vieille femme pas capable pou mené li contre courant ; Si vieille femme emmené li, l'éte par en bas. Il éte bon préné torches allumées et couri le long du bayou, peut-être nous trouvé li.

Voici ce que vous allez faire mes gens, cria Lauriot après avoir écouté le rapport de Trim : Armez vos carabines et tirez à fleur d'eau dans la direction du courant ; tirez aussi à travers les joncs le long du bord de l'eau, à demi hauteur d'homme.

Tom et Trim allumèrent à la cheminée deux paquets de lattes de cyprès, et ils s'élançèrent dans la direction du bas du bayou, en agitant leurs torches, qui répandaient une grande lueur sur les eaux et au dessus des joncs. Au même instant la décharge de sept à huit carabines, vint assurer le vieux Laté que les ordres de Lauriot étaient sérieusement mis à exécution. Comme il ne savait pas au juste, où pouvait se trouver sa femme en ce moment, il eut peur qu'elle ne fut atteinte par les balles si elle était allée, comme il avait tout raison de le croire, le long du bayou pour amarrer les pirogues au fond de l'étang, formé par l'un des coudes du bayou, et dans lequel un remous entraînait toujours les pirogues, chaque fois que par accident ou autrement elles s'étaient détachées du rivage. Ces réflexions, joint à la menace de Lauriot de le faire prisonnier, le déterminèrent à découvrir où devaient se trouver les embarcations.

Ajoutons ici néanmoins, afin de ne pas laisser le lecteur sous l'impression que Lauriot aurait voulu exposer ainsi sans raison la vie de la femme du vieux Laté, qui pouvait n'être pas coupable de complicité, qu'il avait recommandé tout bas à Sir Arthur, de faire tirer en l'air. Le vieux Laté, qui ignorait cette recommandation, avait véritablement cru que le feu était dirigé de manière à frapper toute personne qui pourrait se trouver soit sur les bords du bayou ou dans quelque embarcation sur l'eau ; et il était dans de cruelles transes, s'attendant, après la décharge, à quelque tragique événement.

— Mais vous n'êtes pas sérieux, monsieur, sûrement ! Savez-vous que si vous n'arrêtez pas vos gens, vous vous exposez à tuer ma femme, qui sera peut-être allée pour voir si elle ne trouverait pas les embarcations, qu'il paraîtrait que le courant a détachées du rivage.

— Comment, vieux coquin, vous dites qu'il paraîtrait, comme si vous vouliez me faire croire que vous ignorez qu'elles fussent ou dussent être mises hors de notre pouvoir ! — Votre

empressement à nous faire souper s'explique assez maintenant.

— Véritablement, je ne vous comprends pas, monsieur ; mais, si vous voulez dire à vos gens de ne plus tirer et si vous me relâchez, je vous aiderai à chercher les embarcations.

Lauriot, qui sentait qu'il n'y avait pas à perdre un temps précieux dans une recherche peut-être infructueuse, détacha le vieux Laté et, ayant crié à ses gens de les attendre, il se fit précéder par le pêcheur, qui, après bien des tours et des détours, finit enfin par les mener à l'endroit où les eaux du bayou formaient un assez grand remous avant de se diviser, une partie pour se jeter dans une espèce de petit lac ou d'étang, et l'autre pour reprendre son cours vers la mer.

— Je ne serais pas surpris, dit-il enfin que ce remous aurait entraîné les embarcations dans cet étang.

— Oui ! oui ! cria Trim, qui tenait toujours sa torche allumée au-dessus de sa tête, moué voyé piroques là bas et vieille femme itou !

En effet, la vieille, qui savait l'endroit où le courant porterait les embarcations, s'y était rendue et cherchait à les tirer dans les joncs, afin de les cacher aux regards, si les recherches se portaient jusque là ; mais avant qu'elle eut pu accomplir son dessein, Trim l'avait aperçue.

— Je vous le disais bien, que je n'aurais pas été surpris que ma vieille serait allé pour les chercher, dit le vieux Laté en affectant un ton et un air satisfait ; si l'on eut attendu encore quelques minutes, on l'aurait vu arriver à la cabane avec une ou deux des pirogues.

— Vieux canard, lui répondit Lauriot en riant, vous ferez mieux de ne rien dire, car on ne vous croit pas. Les embarcations sont trouvées, c'est le principal.

Quelques instants après, Trim et quelques hommes qui avaient fait le tour de l'étang, arrivaient avec les trois pirogues, au fond desquelles ils avaient trouvé deux avirons. Ils ne furent pas longtemps à attendre Tom, qui revenait de la cabane portant d'une main le sac aux vivres et de l'autre une dizaine d'avirons, qu'il avait trouvées près d'une talle de framboisiers à quelques pas de la cabane ; il apportait aussi une large bombe pour bouillir l'eau et quelques écuelles de ferblanc.

Lauriot en voyant tout ce que Tom apportait ne put s'empêcher de rire de sa prévoyance, et s'approchant du vieux Laté, il lui dit en lui frappant amicalement sur l'épaule :

— Vous n'avez pas d'objection de nous prêter tout ça, nous vous rapporterons tout, et nous payons par dessus le marché.

— Emportez, répondit le vieux, emportez, je ne demande pas de paiement.

— A la bonne heure ! C'est parlé comme il faut au moins ça.

— Tenez, dit Sir Arthur en lui mettant un billet de cinq piastres dans les mains, prenez toujours ceci en attendant.

Deux des pirogues étaient assez grandes pour contenir cinq à six personnes chacune ; la troisième était assez longue, étroite et très basse des bords, extrêmement légère, ronde par dessous, ce qui la rendait très versante, mais admirablement construite pour la course dans des eaux calmes ; elle aurait pu contenir trois personnes au besoin, quoiqu'il n'y eut que deux sièges.

— Tom, vous allez embarquer avec Trim dans cette petite pirogue, et vous battez la marche, dit Lauriot ; et vous, Sir Arthur, préférez-vous embarquer avec moi dans celle-ci, ou bien prendre le commandement dans l'autre.

— Je prendrai l'autre.

— Comme vous voudrez. Maintenant, embarquons mes gens ; prenez garde à vos carabines.

Aussitôt qu'ils eurent embarqué les provisions et arrangé les armes, de manière à ce qu'elles ne fussent pas exposées à être mouillées, Lauriot prit le gouvernail d'une des pirogues dans laquelle il fit embarquer quatre de ses gens, et les quatre autres se mirent avec Sir Arthur. Tom et Trim armés cha-

cun d'un aviron, attendaient que les autres fussent prêts. Tom était au gouvernail, et Trim à l'avant.

— Au large ! cria Lauriot.

Les trois embarcations partirent à la fois ; Trim prenant les devants, Lauriot à sa suite et Sir Arthur par derrière.

Ils nagèrent vigoureusement pendant plusieurs heures, gardant le plus profond silence, sans rien rencontrer qui put fixer leur attention. Vers les trois heures du matin ils débouchèrent dans le lac Barataria. La nuit, sans être très sombre, ne permettait pas néanmoins de distinguer les longues pointes qui s'avancèrent dans le lac, et qu'il s'agissait de couper, afin d'éviter le long circuit des baies. Tom cessa de nager pour donner le temps aux autres embarcations d'arriver, afin d'avoir une consultation sur ce qu'il y avait de mieux à faire.

— Qu'est-ce qu'il y a, demanda Lauriot à voix basse, en arrivant tranquillement près de la pirogue où était Tom. Avez-vous vu quelque chose ?

— Non, répondit Tom ; nous ne savons pas si nous devons faire le tour des baies ou bien piquer droit.

— Qu'en pensez-vous Sir Arthur, ferions-nous mieux de traverser ou de cotoyer le bord des joncs.

— Je n'en sais rien, qu'en dis-tu Trim ?

Trim regarda le ciel quelques instants.

— Moué sé pas ; nuages caché étoiles, pas sûr si vient vent ; si couri le long du bord, beaucoup temps perdu, beaucoup chemin pour rien. Moué pensé pit-être il été mieux pour campé ici, dormi un peu, pis mangé un peu, pou partir au jour.

— Crois-tu que nous aurons du vent demain, demanda Lauriot.

— Sé pas, mais cré pas.

— A terre, mes gens ! nous allons toujours fumer un cigare, et nous reposer quelques instants, dit Lauriot, en poussant sa pirogue sur une pointe de sable, que la marée avait laissée à sec. Tout le monde fut bientôt assis autour d'un bon feu que Trim alluma.

— Tu fais trop de feu Trim, lui dit un des hommes, ça jettera une trop grande flamme.

— Qué ça fait ? Vous chauffé li mieux, y a pas danger pou flamme été voyée, la pointe caché li.

Après avoir fumé quelque temps, plusieurs se disposèrent pour dormir ; et Lauriot, après avoir nommé les hommes qui devaient faire la sentinelle et se relever d'heure en heure avec ordre de réveiller tout le monde à la première lueur de l'aurore, il alla se jeter dans une des pirogues pour se livrer au sommeil, dont il commençait à sentir fortement le besoin.

Le silence de la nuit n'était interrompu que par le ronflement sonore des dormeurs, entre lesquels se distinguait principalement le gros Tom qui, étendu sur le dos les pieds vers le feu, avait été un des premiers à profiter de l'occasion. De temps en temps on entendait bien le bruit que faisait quelque Caïman en plongeant ; par fois le croassement de quelque Wararon solitaire venait ajouter son puissant accompagnement à l'harmonieuse mélodie des ronfleurs.

Le temps du sommeil s'était écoulé avec rapidité, et Trim avait été éveillé pour faire sentinelle durant la dernière heure. Il avait commencé par jeter quelque bois sec sur le feu pour l'attiser, afin de réchauffer ses membres que le sommeil et la fraîcheur humide de l'atmosphère avaient engourdis. Après s'être chauffé quelque temps, il alla se laver la tête et la figure et revint s'asseoir auprès du feu. Il tira de la poche de sa vareuse une vieille pipe culotée et une torquette de tabac de la Virginie. Après avoir haché son tabac avec précaution et l'avoir frotté dans ses mains, il en chargea sa pipe, avec une satisfaction qui se peignait dans son gros œil blanc qu'il clignait et sur ses lèvres qui souriaient. Il piqua un tison avec la pointe de son couteau et alluma sa pipe, s'enveloppant littéralement dans un nuage de fumée.

— Ah ! il été bon fumer son petit la pipe, quand il été froid

homme, il y a là une quinzaine de personnes, dont la société n'aurait pour nous aucun attrait pour le quart-d'heure.

— Que voulez-vous dire ? reprit Lauriot.

— Ce qu'on veut dire, c'est qu'ils nous ont tous l'air de véritables forbans ; armés jusqu'aux dents, et faisant entendre des juréments, qui feraient peur au diable lui-même, s'il ne les avait inventés.

— Vous nous surprenez, vraiment ! mais encore qu'est-ce qui vous fait croire que ce sont des forbans ?

— D'abord, voici : Nous étions sur la Grande Ile nous mêmes ce matin ; il y avait quatre à cinq de ces hommes campés au bout de l'île. Vers deux heures cet après midi, il est arrivée une pirogue, du fond de la baie, dans laquelle il y avait deux hommes et une femme. . . .

— Une jeune fille ? s'écria Sir Arthur.

— Fille ou femme, je ne sais pas continua le jeune homme, mais toujours est-il qu'elle avait l'air bien triste ! Elle pleurait, et elle refusa absolument de manger. Mais, pour revenir à nos gens, aussitôt qu'ils furent débarqués et qu'ils eurent échangés des poignées de mains avec ceux qui étaient à terre, ceux-ci hissèrent un pavillon blanc au dessus de leur cabane. C'était un signal à un vaisseau qui louvoyait dans le large. A peu près une heure après, on distingua une chaloupe pleine d'hommes qui venait à terre ; elle était partie du vaisseau qui

ne tarda pas à déferler toutes ses voiles les unes après les autres et à gagner vers la pleine mer. Savez-vous ce qui le faisait déguerpir ainsi ?

— Non, non, répondirent plusieurs à la fois, excités qu'ils étaient tous par le récit du jeune homme.

Eh ! bien, nous ne le savions pas non plus, mais bientôt nous eûmes le mot de l'énigme dans l'apparition subite, au détour de la pointe pelée, d'un cutter américain !

— Un cutter ?

— Oui ! qui se mit de suite à ses troussees ! c'est ce qui nous a décidés à plier bagage, et à partir tambour battant mèche allumée, avant que la chaloupe fut arrivée au rivage.

— Peut-être sont-ils partis maintenant ? demanda Lauriot.

— Pas encore, nous nous sommes arrêtés justement au détour du bayou là bas, d'où nous pouvions les voir sur la pointe de l'île. Vous n'avez qu'à avancer jusque là et vous les verrez tout à clair. Quant à nous, nous nous en retournons. Adieu, messieurs.

— Adieu ! merci, répondirent Sir Arthur et tous les hommes de police en faisant place au squif, qui continua sa route, tandis qu'ils descendaient pour rejoindre Tom et Trim et avoir une consultation avec eux.

G. B.

(A CONTINUER.)

LA Société des artistes a publié un tout petit livre, gros d'amusement ; c'est *l'Almanach des lettres et des arts, à l'usage des gens d'esprits... et autres*. On y trouve une foule d'anecdotes comme celle-ci :

Un de nos confrères reçut un jour d'un bourgeois gentilhomme, enrichi dans les affaires, une invitation de bal, au bas de laquelle se trouvait cet avis singulier : " On est prié de ne pas venir en bottes." Il paraît que l'amphitryon comptait sur une société assez mêlée. Notre ami remercia en ces termes :

" Les soutiers de M. W..., très-flattés de l'invitation particulière dont ils sont l'objet, auront l'honneur de s'y rendre ; mais leur maître craint de ne pouvoir les accompagner..."

— M. Charles Briffaut, académicien fort connu du faubourg Saint-Germain, se trouvait à la campagne chez Mme de la Briche. Une petite fille, Mlle Mathilde de Fezensac, qui est aujourd'hui une des femmes les plus distinguées de Paris, lui dit brusquement :

— Monsieur Briffaut, pourquoi avez-vous le nom d'un chien ? Vous savez : " Briffaut était bon chien de chasse."

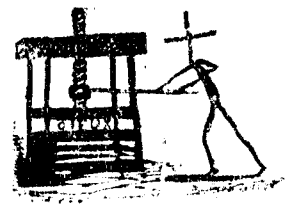
— Mademoiselle, répondit le futur immortel, je vais satisfaire votre curiosité. Mes ancêtres, à une époque fort reculée, étaient des chiens ; mais ils sont devenus méchants, et le bon Dieu, pour les punir, les a condamnés à devenir des hommes.

Il y a beaucoup d'esprit et de philosophie dans cette réponse.

REBUS.



or or or or or or
or
or or or or or or



Explication du REBUS de la dernière Livraison.

Il n'est pas facile de rencontrer un grand orateur.

Isle—Né—PA fa scie LE—deux ren contre E—un grand O—Rat—Heure.